Le journal indépendant des étudiants de l'Université de Montréal | quartierlibre.ca

Q!
Quartier L!bre
Volume 28 | nº 3 | 1er décembre 2021

L'HORIZON DES POSSIBLES

Andromède : créer sans contrainte
Logements abordables | Liberté universitaire

Meriem Khatem
COORDONNATRICE
AUX AFFAIRES EXTERNES

externe@faecum.qc.ca

FAÉCUM
FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

VERS L'AMÉLIORATION DE LA CONDITION ÉTUDIANTE

La Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) est bien connue par la communauté étudiante pour son offre de services et les nombreuses activités qu'elle organise sur les campus de l'Université de Montréal. Cependant, la Fédération effectue aussi un travail important pour défendre les droits et les intérêts sociaux, économiques, académiques et politiques de la communauté étudiante.

En tant que coordonnatrice aux affaires externes de la FAÉCUM, j'élabore, en fonction des mandats donnés par le conseil central, le discours sociopolitique de la Fédération. Je m'occupe également des relations avec les différents paliers gouvernementaux, les groupes sociaux et les associations étudiantes des autres établissements d'enseignement supérieur. Afin de défendre les intérêts de la Fédération et de ses membres, je participe activement aux rencontres de l'Alliance canadienne des associations étudiantes (CASA-ACAE) et aux instances de l'Union étudiante du Québec (UEQ). Cette dernière rassemble 10 associations membres du Québec, dont la FAÉCUM, représentant plus de 90 000 étudiantes et étudiants et partageant la même volonté de s'engager à défendre et à améliorer la condition étudiante au Québec.

Le caucus de l'Union étudiante du Québec

Le 6 novembre dernier, 15 associations étudiantes universitaires, plusieurs membres du bureau exécutif de la FAÉCUM et moi-même étions réunis au caucus de l'UEQ, qui constitue l'instance décisionnelle de l'Union. Tous les trois mois, les associations étudiantes membres de l'UEQ se réunissent dans le but d'orienter le discours politique de l'association et de faire le suivi des orientations annuelles adoptées lors de l'Assemblée générale annuelle.

Lors du caucus de novembre, plusieurs dossiers dont le *Programme de bourses de soutien à la persévérance et la réussite des stagiaires*, les élections provinciales, la communauté étudiante internationale et la note sur le projet de loi 2 ont été traités.

Concernant le projet de loi 2, l'UEQ s'est positionnée contre les articles discriminatoires pour les communautés trans, intersexes et non-binaires. La position ainsi que la note ont d'ailleurs été adoptées par les associations étudiantes présentes.

Au niveau des affaires sociopolitiques, l'UEQ a présenté une note et un avis sur la communauté étudiante internationale. Le document a fait état des problématiques et besoins particuliers de la communauté étudiante internationale, en plus de présenter des recommandations pour leur assurer un accès favorable et équitable aux études dans les universités québécoises et leur rétention dans la province. De plus, les associations étudiantes ont eu l'occasion d'adopter l'avis sur la communauté étudiante internationale, qui correspondait aux demandes de la FAÉCUM. Un comité de travail spécifique pour les élections provinciales permettant une concertation pour les élections provinciales de 2022 a aussi été créé par les associations étudiantes.

Enfin, Du côté de la note sur le *Programme de bourses de soutien à la persévérance et à la réussite des stagiaires*, l'UEQ revendique une bonification des programmes considérés ainsi qu'une augmentation du financement offert.

Les caucus de l'UEQ sont cruciaux en ce qui a trait à la prise des décisions qui vont guider le travail de l'association, de ses sous-instances et de ses comités de travail spécifiques. Si vous désirez en apprendre davantage au sujet de l'implication de la FAÉCUM dans les différents dossiers concernant les paliers gouvernementaux, les groupes sociaux et syndicaux, les autres associations étudiantes, l'UEQ et l'Alliance canadienne des associations étudiantes (CASA-ACAE), vous pouvez m'écrire à l'adresse **externe@faecum.qc.ca**.

PROGRAMME MIEUX-ÊTRE DE L'ASEQ

Un service de soutien en santé mentale et en bien-être confidentiel disponible 24 heures sur 24, 7 jours sur 7.

ASEQ

1 833 851-1363 ou téléchargez **l'application PAE Optima**
Visitez **www.aseq.ca**
pour les détails et l'admissibilité

ÉDITO | LA FIN DES CARCANS

PAR CAMILLE DUFÉTEL

Arriver à l'Université léger, sans arrière-pensée, sans dégainer son masque de procédure à l'approche d'un pavillon, sans s'inquiéter de sa liberté de débattre avec ses pairs, sans penser au prochain loyer à virer à son propriétaire et au frigo qui a besoin d'être rempli, sans réfléchir aux travaux à finir, aux examens qui s'en viennent… Terminer sa semaine autour d'un verre sans devoir présenter sa preuve d'immunisation contre la COVID-19 assortie d'une pièce d'identité, sans demeurer masqué quand viendra le moment de danser, sans rentrer chez soi transi par le froid… Sans avoir une baisse de moral due aux journées plus courtes et à l'hiver qui cherche tranquillement à s'installer…

Se réveiller et réaliser que tout cela n'était qu'un doux songe vite évaporé par l'éventail de nos tourments.

Photo | Dallas Reedy | unsplash.com

Dans ce climat tendu, l'envie d'un souffle nouveau semble émerger.

Crise sanitaire

Être étudiante ou étudiant comporte déjà, en soi, son lot de préoccupations : mon cursus me convient-il ? M'amènera-t-il là où je le souhaite vraiment ? Vais-je survivre à cette fin de session ? Pourrai-je payer mes prochains frais de scolarité dans les temps ? Depuis près de deux ans, à ces préoccupations se sont ajoutées tout un tas de contraintes liées à la pandémie qu'on ne présente plus. Des contraintes qui, certes, se sont allégées au fil des mois. Il n'empêche que la COVID-19 est loin d'être un mauvais souvenir pouvant se comparer à une opération des dents de sagesse : douloureuse, pas très agréable pendant quelques jours, mais finalement très vite oubliée. Les joues de hamster sont chose du passé : le hamster qui tourne dans la roue de notre cerveau pour nous rappeler constamment que nous sommes en crise sanitaire, lui, ne semble pas s'essouffler.

Dans l'imaginaire collectif, la menaçante sphère grise arborant ses pointes rouges, censée représenter le nouveau coronavirus, s'accroche. Difficile de passer une journée sans y faire au moins une fois référence ou en entendre parler. Si certains membres de la communauté étudiante affirment s'y être désormais largement adaptés, d'autres espèrent un allègement des restrictions sur le campus dans les mois à venir (p. 26).

Crise du logement

Mais la pandémie est loin de représenter l'unique source d'anxiété des étudiants et des étudiantes, qui doivent faire face à une véritable crise du logement au niveau du marché locatif. Entre manigances de la part de certains propriétaires et « rénovictions », face à des loyers de plus en plus coûteux, certains universitaires sont à bout de souffle (lire leurs témoignages en p. 16). Une situation qui se fait ressentir également, et en particulier, aux abords du campus MIL (p. 18). Si les élus disent s'engager pour des logements plus abordables (p. 14), des organismes proposent quant à eux des solutions innovantes pour tenter de répondre aux besoins de tous (p. 20).

Crise intérieure

Dans ce contexte, et pour couronner le tout, la nuit, comme chaque année à la même période, arrive bien tôt. Avoir l'impression qu'il est déjà 21 heures alors que son cellulaire affiche 17 heures tapantes n'aide pas nécessairement à voir la vie en rose. Certains Udemiens et Udemiennes affirment ainsi souffrir de dépression saisonnière : un impact physique et psychologique dû à la baisse majeure de la période lumineuse quotidienne (p. 12).

Émancipation

Au regard des témoignages des membres de la communauté étudiante interrogés, l'envie d'un souffle nouveau semble, dans ce climat tendu, émerger. Un besoin de liberté, d'affranchissement, la volonté de tendre vers une session d'hiver beaucoup moins contraignante à bien des égards. Retrouver l'horizon des possibles, recommencer à voir loin – comme le télescope James Webb (p. 8) !

Qu'en est-il d'ailleurs de la liberté universitaire, qui, par exemple, a fait largement débat cette année ? L'importance de pouvoir s'exprimer librement occupait une place majeure dans la déclaration annuelle du recteur de l'Université de Montréal, Daniel Jutras, le 1er novembre dernier. Interrogé par *Quartier Libre*, il estime que la responsabilité des universités d'être *« des espaces de débats sociaux »* et d'incarner la *« conscience sociale »* est un premier enjeu, lequel passe par *« les plus grandes libertés possibles de conversation, de discussion, de discours critique par rapport à ce qui nous entoure »* (p. 5).

Pour faire tomber peu à peu les barrières du quotidien (mais attention, pas encore les « gestes barrières » !), de jeunes diplômées de l'UdeM, qui constituent le duo musical Andromède, donnent en tout cas le ton auprès de celles et ceux qui leur succéderont, en parlant de l'écriture de leurs textes : *« On n'a pas eu de cours de poésie, on ne sait pas si ça respecte des règles ou pas, mais parfois, il faut juste se laisser aller »* (p. 22).

Se laisser aller, lâcher prise : le mot d'ordre de 2022 ? En attendant, pour relâcher la pression, rien de tel, à l'heure des journées froides, que de faire une pause devant un « film pur bonheur » (*Feel-Good Movie*) (p. 24). Un « *airbag émotionnel* » face à une réalité parfois difficile à appréhender.

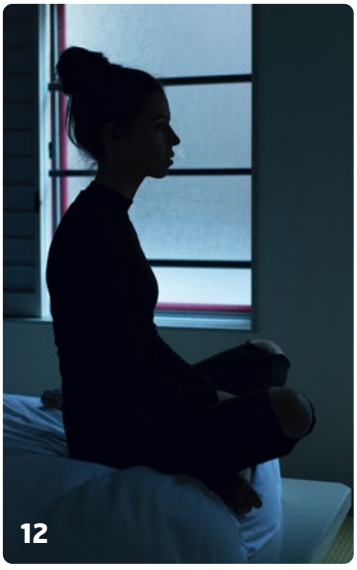
De toute façon, c'est bien connu, et le hamster logé dans notre cerveau le sait bien : la roue tourne.

SOMMAIRE

3 ÉDITO
La fin des carcans

5 ENTREVUE
Liberté, inclusion et réaction : le plan du recteur

8 RECHERCHE
James Webb et les astronomes de l'UdeM



10 BANQUE ALIMENTAIRE
Manger à sa faim à l'heure pandémique

12 SANTÉ MENTALE
Contrer la dépression saisonnière

14 DOSSIER LOGEMENT ÉTUDIANT
- « Le logement n'est pas un bien de consommation »
- Locations et embûches : témoignages
- Campus MIL : un agrandissement qui inquiète
- Des solutions à la crise

22 MUSIQUE
Le duo Andromède : un mythe féminisé

24 CINÉMA
Les « films pur bonheur » et leur effet thérapeutique

26 VOX POP
Vers plus de liberté en 2022 ?

27 TRANSITION
L'occasion de se passer du neuf

Q! Quartier L!bre

DIRECTRICE DE RÉDACTION
Camille Dufétel | directeur@quartierlibre.ca
CHEFS DE SECTION
CAMPUS | David Fillion | campus@quartierlibre.ca
SOCIÉTÉ | Paul Fontaine | societe@quartierlibre.ca
CULTURE | Anaïs Amoros | culture@quartierlibre.ca

PHOTO DE LA UNE | Mathis Harpham

COLLABORATEURS | Adèle Charrier | Marianne Cornet Allart | Renaud Chicoine-McKenzie | Morgane Choquer | Alexis Drapeau-Bordage | Maud Galdini | Matéo Gaurrand-Paradot | Francis Hébert-Bernier | Karine Silar
Correctrice | Gaëlle Varnier-Brunet
Réviseure | Mira Rivest-Trudel
Infographie | Alexandre Vanasse
Publicité | Accès-Média | accesmedia.com
Impression | Hebdo-Litho

Pour nous joindre | Tél. : 514-343-7630
info@quartierlibre.ca | www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par les Publications du Quartier Libre, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Mensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 3000 exemplaires.
Nos bureaux sont situés au 3200, rue Jean-Brillant (local B-1274-6), Montréal (Québec) H3T 1N8
Dépôt légal : Bibilothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

Prochaine parution | 9 février 2022

LIBERTÉ, INCLUSION ET RÉACTION : LE PLAN DU RECTEUR

Arrivé en poste en pleine pandémie, le recteur de l'Université de Montréal, Daniel Jutras, a connu des débuts hors du commun. *Quartier Libre* s'est entretenu avec lui pour parler des enjeux ayant marqué les 18 premiers mois de son mandat et de sa vision pour le futur de l'Université.

PAR FRANCIS HÉBERT-BERNIER

***Quartier Libre (Q. L.)* : L'automne 2021 est la première session de votre mandat durant laquelle la communauté étudiante est présente sur le campus. Qu'est-ce que son retour a changé à votre travail ?**

Daniel Jutras (D. J.) : Pour moi, ce que ça change concrètement, c'est vraiment une question d'atmosphère et un rappel constant de la raison pour laquelle nous sommes là. Peut-être que ça peut paraître un peu cliché de dire ça, mais c'est vrai. Quand le campus est vide, nous devons nous rappeler tout le temps que nous sommes un établissement d'enseignement. Voir les étudiants et les étudiantes nous ramène au cœur de la mission.

Vraiment, ça me fait chaud au cœur de voir les gens aussi animés. Peut-être que certains étaient anxieux ou inquiets de revenir sur le campus, et je ne veux pas diminuer la portée de cela, mais j'ai l'impression que la majorité de la population étudiante était très contente de revenir. Je l'ai dit dans beaucoup de contextes : pour moi, c'est vraiment sur le campus que la vie universitaire existe. J'ai dit dès mon arrivée que je ne croyais pas à l'hypothèse d'une dématérialisation de l'Université, que nous n'allions pas devenir une Université à distance et que nous n'allions pas perdre nos repères.

***Q. L.* : Toutefois, dans votre déclaration annuelle de 2021, vous avez annoncé qu'un plan de télétravail pour le personnel de l'UdeM est en développement. Est-ce que les étudiants et étudiantes peuvent s'attendre à des changements en raison de ce plan ? Par exemple, est-ce que certains services pourraient être donnés en ligne ?**

D. J. : C'est possible, nous évaluons comment ce système peut fonctionner, mais toujours dans la perspective de maintenir la mission de l'Université. La présence sur le campus de personnes qui vont livrer des services est très

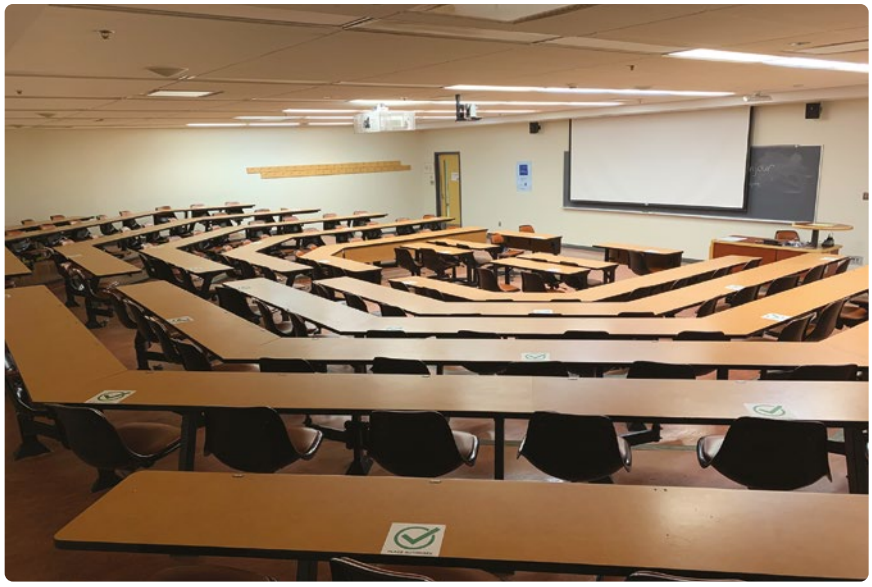
Photo | Ludovic Théberge

Daniel Jutras, recteur de l'Université de Montréal

importante. Cela dit, des services de consultation et de soutien aux études sont maintenant offerts à distance, et c'est une bonne chose. Nous voyons quelle est la portée du télétravail qui peut être accomplie intelligemment et qui ne va pas nuire à nos opérations et à la qualité des services.

« Nous devons accueillir tout le monde et avoir parmi nous des gens de toutes les communautés qui reflètent la diversité. »

Daniel Jutras
Recteur de l'Université de Montréal



Photos | David Fillion

La liberté d'expression a occupé une place prépondérante dans la déclaration annuelle du recteur du 1er novembre dernier.

Nous ne devons pas non plus perdre ce que nous avons appris durant la pandémie, notamment la façon dont l'enseignement à distance peut être utilisé. Nous voyons par exemple des cours qui émergent en format hybride. Nous constatons qu'améliorer la qualité de l'expérience pour les étudiants et étudiantes ainsi que celle de l'enseignement est possible, en s'appuyant sur la formation à distance dans une perspective de plus-value. Ce qui est important, c'est de voir ce que ça ajoute à la formation, comme de permettre un meilleur usage du temps passé en classe. Cette logique, je dirais qu'elle peut être utilisée par rapport à toutes les activités de l'Université, y compris la prestation de services.

***Q. L.* : L'importance de pouvoir s'exprimer librement en contexte universitaire occupait une place prépondérante dans votre déclaration annuelle du 1er novembre dernier, pourquoi était-ce nécessaire pour vous ?**

D. J. : Je vais vous le dire simplement : j'ai commencé ma carrière de professeur en 1985. Je suis un universitaire depuis bientôt 40 ans. Ce sont mes valeurs ! J'ai beau être devenu un administrateur, à l'échelle universitaire, j'ai d'abord été un professeur et un chercheur, ce sont donc des valeurs absolument fondamentales pour moi.

Je pense qu'une échelle sociopolitique plus large, les universités ont la responsabilité de porter ce discours-là. Je lisais ce qu'il se passe aux États-Unis, qui sont dans une situation différente de la nôtre en matière de liberté universitaire. Je crois qu'il y a beaucoup plus de nuances dans le discours sur cet enjeu au Québec, mais nous y évoquions la responsabilité des universités d'être des espaces de débats sociaux, des lieux de réflexion sur les grands enjeux, qu'elles soient la conscience sociale. C'est le premier enjeu, et celui-ci passe par les plus grandes libertés possibles de conversation, de discussion, de discours critique par rapport à ce qui nous entoure.

L'autre enjeu est le respect de la dignité des personnes qui font partie de nos communautés. Nous présentons ces éléments comme s'ils étaient incompatibles ou comme s'il n'y avait pas de façon de les harmoniser.

***Q. L.* : Donc vous contestez l'idée qu'il y a une opposition nette entre les deux ?**

D. J. : Oui ! Je pense que ces deux valeurs sont complémentaires. Nous devons les envisager ensemble, dans la mesure où nous voulons qu'il y ait un vrai discours critique. Nous devons pouvoir entendre toutes les voix. Comme nous voulons que l'Université soit le lieu d'épanouissement de citoyens et de citoyennes capables de participer au débat démocratique, ces derniers doivent venir ici. Nous devons accueillir tout le monde et avoir parmi nous des gens de toutes les communautés qui reflètent la diversité. Nous devons créer des espaces qui seront porteurs pour des conversations sur les grands enjeux de société, mais avec les prémisses que tout ce qui peut être discuté dans une perspective universitaire peut l'être à l'université.

***Q. L.* : Concrètement, à quoi ressemblerait cette main tendue aux communautés culturelles de la métropole ?**

D. J. : Nous envisageons d'autres critères d'admission que l'examen de la cote R [NDLR : soit la moyenne pondérée des résultats scolaires des cégépiens]. Je pense que nous pouvons considérer une conception de l'admission qui soit inclusive et qui tienne compte de plusieurs facteurs. Ici, je ne parle pas juste de diversité ethnique, mais aussi de diversité socioculturelle et économique. Nous constatons que les personnes qui viennent d'environnements socioéconomiques moins favorisés sont moins représentées à l'Université, malgré les conditions d'accès favorables à l'enseignement universitaire que l'on connaît au Québec.

Si je donne un exemple très concret, l'Université de Montréal a, depuis des années, un projet de coopération et d'interaction avec les milieux scolaires. C'est le projet Sensibilisation aux Études, à l'Université et à la Recherche (SEUR), récemment renommé Cap campus, qui comprend 15 écoles secondaires dans lesquelles étudient des enfants qui viennent de milieux moins favorisés. Nous partageons avec eux des expériences universitaires et nous les amenons sur le campus pour leur donner la capacité de s'imaginer sur les lieux.

Un autre volet est la volonté d'avoir parmi nous, au sein du personnel de l'Université, des personnes qui peuvent être des modèles pour des étudiants et des étudiantes venant de communautés qui sont moins présentes sur le campus. Ces efforts de recrutement font partie du plan Équité, diversité, inclusion (EDI). Lorsque les étudiants et les étudiantes voient ces modèles sur le campus, ils s'imaginent plus facilement participer à la vie universitaire et venir chez nous.

***Q. L.* : Vous avez annoncé que vous souhaitiez faire de l'UdeM l'université francophone la plus influente au monde d'ici 10 ans. Qu'est-ce que vous cherchez à améliorer pour y parvenir ?**

D. J. : Nous n'allons pas nous faire du sang de cochon sur le classement de l'Université de Montréal à gauche et à droite. Je crois aux classements dans une certaine mesure, mais ces efforts ont leurs faiblesses, qui ont été beaucoup documentées.

En plus des évaluations plus classiques de la mesure d'influence, je pense que d'autres sont

Le recteur veut faire de l'UdeM l'université francophone la plus influente du monde d'ici 10 ans.

encore plus importantes, comme la capacité des acteurs et actrices de l'Université de Montréal, à savoir les professeurs, les chargés de cours, mais aussi les étudiants et les étudiantes, d'exercer une influence sur leur environnement et sur les politiques publiques. Pour moi, c'est ça la manifestation de l'influence de l'Université de Montréal.

« Ça me fait chaud au cœur de voir les gens aussi animés. [...] Je l'ai dit dans beaucoup de contextes, pour moi, c'est vraiment sur le campus que la vie universitaire existe. »

Daniel Jutras
Recteur de l'Université de Montréal

Je voudrais également que l'Université de Montréal soit une université de référence en matière de développement durable. Je sais que ce sujet préoccupe beaucoup la communauté étudiante et nous avons du chemin à faire sur ce terrain-là. J'aimerais que nous évoluions et que nous prenions des mesures qui puissent être vues ailleurs comme des modèles.

Un autre exemple d'influence que nous souhaiterions mesurer, c'est notre capacité à faire évoluer notre réflexion sur les grands enjeux relatifs à la vie universitaire. Je pense, par exemple, à la science ouverte.

***Q. L.* : Quel genre d'initiatives proposez-vous en matière de science ouverte ?**

D. J. : Faciliter l'accès aux bases de données utilisées dans la recherche peut être un exemple, mais c'est aussi la manière dont nous gérons nos rapports avec les éditeurs ou les grandes maisons de publications de revues. Il s'agit de faire preuve d'ouverture quand nous discutons avec eux de l'accès aux résultats de recherches par nos chercheurs et de la disponibilité de ces recherches.

Quand nous disons « l'université de langue française la plus influente au monde », je pense que les indicateurs de succès peuvent être très variés. Un autre endroit où nous voulons être l'université de référence, c'est dans la création de programmes un peu plus créatifs pour les étudiants et les étudiantes que ceux que nous voyons jusqu'à maintenant. Par exemple, des programmes interdisciplinaires, parce qu'il y a une forte demande en ce moment pour ce type de programmes, et nous avons encore du chemin à faire pour décloisonner les différentes disciplines.

***Q. L.* : Sur le thème du décloisonnement, dans votre déclaration annuelle du 1er novembre 2021, vous parliez de briser les silos pour que toute la communauté étudiante puisse être en contact avec la pensée critique et la méthode scientifique. N'est-ce pas déjà le cas pour l'immense majorité des programmes ? Qu'est-ce que vous vouliez dire par là ?**

D. J. : Ce n'est pas toujours le cas. C'est vrai qu'il y a beaucoup de programmes dans lesquels les étudiants vont aller chercher ces connaissances. Je ne veux pas cibler un parcours plus qu'un autre, mais je constate que nous avons tendance à faire nos apprentissages à l'université en silo. Nous mettons généralement l'accent principalement sur les paramètres de la discussion, scientifiques ou universitaires, qui sont propres à notre discipline.

Vous êtes étudiant ou étudiante en chimie, nous vous avons expliqué les paramètres de la méthode scientifique sérieuse. Si vous êtes étudiant ou étudiante en histoire ou en droit, peut-être pas. Inversement, est-ce que les étudiants ou étudiantes qui sont dans des parcours plus scientifiques sont exposés aux grands courants philosophiques tels que nous les connaissons, aux réflexions critiques, aux paramètres de la rhétorique et ainsi de suite ? Je ne sais pas si c'est le cas. Cette fusion-là me paraît importante.

***Q. L.* : Est-ce que vous vous identifiez principalement comme professeur, chercheur ou recteur ?**

D. J. : J'avoue que ça change pas mal depuis un an. Je m'identifie d'abord comme professeur, mais je n'enseigne plus, car je n'ai pas le temps. Ensuite comme chercheur, mais je n'ai pas vraiment d'activités de recherche en ce moment. Maintenant que je suis en fin de carrière, c'est vraiment le volet administration qui est le plus important, mais les valeurs qui m'animent sont quand même celles que j'ai portées pendant 35 ans en classe et comme chercheur.

JAMES WEBB ET LES ASTRONOMES DE L'UdeM

Le télescope James Webb marque le début d'une nouvelle ère dans la recherche en astronomie. Ce projet a été en partie rendu possible grâce à la contribution de membres du corps professoral, d'équipes de recherche et de membres de la communauté étudiante de l'Université de Montréal.

PAR FRANCIS HÉBERT-BERNIER

Quelques jours avant Noël, le 18 décembre, aux premières lueurs du soleil, une centaine de scientifiques et d'ingénieurs, parmi lesquels l'astrophysicien et professeur titulaire au Département de physique de l'Université de Montréal René Doyon, se réuniront près des plages de sable chaud de la Guyane française. La tension sera palpable en raison du décollage imminent d'une fusée Ariane 5 de l'Agence spatiale européenne, qui emportera avec elle dans l'espace le fruit de près de 40 millions d'heures de travail : le télescope spatial James Webb.

Photo | Ludovic Théberge

René Doyon, professeur titulaire au Département de physique et directeur de l'iREx.

Des instruments canadiens

M. Doyon, qui est aussi directeur de l'Observatoire du Mont-Mégantic et de l'Institut de recherche sur les exoplanètes de l'Université de Montréal (iREx), s'est joint au projet en 2001 pour codiriger l'élaboration de l'un des instruments critiques du nouveau télescope. « *L'instrument canadien à bord de James Webb est en fait deux instruments en un, qui ont à peu près la taille d'un lave-vaisselle »,* précise l'astrophysicien.

> *« Sans [le détecteur de guidage de précision], le télescope ne serait que l'ombre de lui-même. »*
>
> **René Doyon**
> Professeur titulaire au Département de physique et directeur de l'iREx

Le premier instrument est le détecteur de guidage de précision (FGS), qui sert à stabiliser le télescope. *« Sans lui, le télescope ne serait que l'ombre de lui-même. Ce serait comme essayer de prendre une photo à exposition longue en tenant un cellulaire à bout de bras, les images seraient brouillées »,* explique M. Doyon. Bien au contraire, grâce au FGS, James Webb aura une précision sans précédent, qui pourrait permettre de voir un seul cheveu à un kilomètre de distance ou encore d'apercevoir, à partir de Montréal, quelqu'un faire un clin d'œil à Toronto, selon le professeur.

Le deuxième instrument est l'imageur dans le proche infrarouge et spectrographe sans fente (NIRISS), lequel permettra de recueillir une foule d'informations sur les objets observés, telles que leur vitesse et leur composition chimique. « *Lorsque l'on prend de la lumière, on peut en faire une image, comme avec une caméra, mais on peut aussi la prendre et la passer dans un spectrographe,* précise l'astrophysicienne et coordonnatrice à l'iREx et scientifique chargée des communications pour James Webb, Nathalie Ouellette. *NIRRIS fera les deux. »*

Selon elle, un spectrographe effectue un travail qui s'apparente à celui d'un prisme, une pyramide de verre qui décompose la lumière en arc-en-ciel. *« Lorsque la lumière qui a traversé un gaz passe ensuite à travers un prisme, on voit des petites lignes noires dans l'arc-en-ciel, lesquelles correspondent aux fréquences de lumière absorbées par le gaz »,* illustre la coordonnatrice. Chaque gaz ayant sa propre signature de raies noires, les scientifiques peuvent ensuite déterminer ceux que la lumière a traversés avant de se rendre au télescope. Ils sont ainsi en mesure d'établir la composition de l'atmosphère d'une planète et de conclure si elle contient des gaz comme de la vapeur d'eau, de l'oxygène ou du dioxyde de carbone. *« Ce sont des indices qui pourraient suggérer que la planète héberge de la vie »*, spécifie l'astrophysicienne.

Plus grand, plus loin et en infrarouge

Le télescope James Webb est vraiment dans une classe à part, selon M. Doyon. *« Il faut le comparer à Hubble* [NDLR : télescope spatial développé par la NASA, avec la participation de l'Agence spatiale européenne] *qui avait vraiment révolutionné l'astronomie lors de son lancement en 1990*, précise-t-il. *Cependant, selon la longueur d'onde qu'on étudie, Webb sera cent, dix-mille voire un million de fois plus puissant que Hubble. »* D'après le professeur, cette puissance vient de la taille du miroir de Webb, de 6,5 mètres de diamètre, et du fait que le télescope opère dans l'infrarouge, contrairement à Hubble, qui opère dans la lumière visible et dont le miroir mesure 2,4 mètres de diamètre. « *Ça peut paraître peu, mais il ne faut pas oublier que ce qui compte, c'est l'aire et non pas la circonférence. Ce qui fait que Webb est plus de six fois plus gros »,* souligne Mme Ouellette.

« Pouvoir regarder dans l'infrarouge nous ouvre une nouvelle fenêtre dans l'univers. »

Nathalie Ouellette
Coordonnatrice de l'iREx et scientifique chargée des communications pour James Webb

Photo | Ludovic Théberge

Nathalie Ouellette, coordonnatrice de l'iREx et scientifique chargée des communications pour James Webb.

Au-delà de la taille du miroir, c'est toutefois la capacité du télescope à travailler dans l'infrarouge qui rend celui-ci aussi important pour la recherche en astrophysique, selon M. Doyon. *« L'infrarouge est invisible pour les humains, mais beaucoup de choses y rayonnent dans l'univers, notamment les exoplanètes et les galaxies lointaines, dont la détection fait partie des objectifs principaux de la mission »,* détaille Mme Ouellette. Elle ajoute que les toutes premières galaxies qui se sont formées « seulement » quelques centaines de millions d'années après le Big Bang émettaient en fait de la lumière à l'opposé du spectre, soit de l'ultraviolet et du bleu. Puis, au cours des milliards d'années que la lumière a traversées pour se rendre jusqu'à nous, ces galaxies se sont éloignées progressivement en raison de l'expansion de l'univers. Cet éloignement a eu pour effet d'étirer la lumière et de la décaler vers le rouge, puis l'infrarouge. *« Pouvoir regarder dans l'infrarouge nous ouvre une nouvelle fenêtre dans l'univers »,* déclare la coordonnatrice à l'iREx.

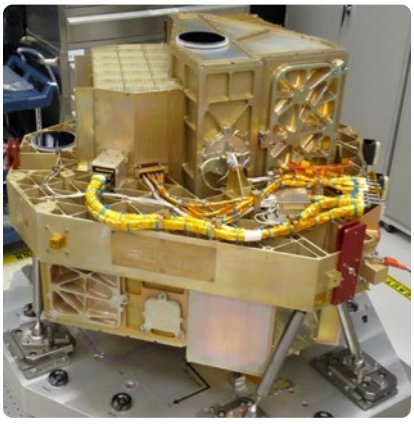


Photo | Courtoisie NASA

Le détecteur de guidage de précision (FGS) et le spectrographe (NIRISS).

Toutefois, pour être efficaces, les télescopes à infrarouge doivent être opérés à très basse température, soit à moins 233 degrés Celsius, selon M. Doyon. *« Pour y arriver, on doit enlever la Terre de l'équation, puisqu'en orbite de la Terre, nous subissons d'immenses différences de températures toutes les 90 minutes, alors que nous traversons l'ombre de la planète »,* poursuit Mme Ouellette. C'est, d'après elle, l'une des raisons pour lesquelles le télescope sera placé au deuxième point de Lagrange, situé à 1,5 million de kilomètres de la Terre, soit à plus de 3,5 fois la distance nous séparant de la Lune.

Les points de Lagrange sont des points d'équilibre qui existent à l'intérieur des systèmes gravitationnels, comme celui entre la Terre et le Soleil. « *Un objet peut rester à ces points relativement facilement sans utiliser de l'énergie, ce qui permet de conserver du carburant et de rallonger la durée de vie du télescope »,* explique l'astrophysicienne. Elle précise que ces points sont au nombre de cinq et que le deuxième est celui situé derrière la Terre, par rapport au soleil.

Pas de deuxième chance

Placer le télescope aussi loin offre toutefois un désavantage majeur, selon Mme Ouellette. *« Le seul problème, c'est que si quelque chose ne fonctionne pas, on ne peut pas le réparer*, mentionne-t-elle. *Hubble a pu être réparé, mais Webb sera trop loin. C'est pour ça qu'on a fait autant de tests. »* Elle confie être particulièrement préoccupée par le déploiement de l'écran solaire. Celui-ci fera la taille d'un terrain de tennis et s'est déchiré au cours d'une phase de tests, ce qui a repoussé la mission de quelques années. *« Il y a 132 mécanismes qui doivent s'opérer sans problème pour ajuster la tension sur l'écran solaire, et ça, c'est seulement pour l'une des composantes qui doivent être déployées dans l'espace »,* explique-t-elle.

Un outil pour la communauté étudiante de l'UdeM

Si la mise en place du télescope se déroule sans accroc, les premières images qu'il prendra et les premiers jeux de données qu'il enregistrera devraient être reçus durant l'été 2022, selon M. Doyon. Celui-ci précise que de nombreux étudiants et étudiantes de cycles supérieurs à l'Université de Montréal ont déjà apporté leurs contributions pour le projet James Webb et qu'ils auront la chance d'utiliser le télescope dans le cadre de leurs recherches. *« Nous allons avoir une véritable manne de données qui va nous tomber dessus très bientôt »*, se réjouit-il, avant d'ajouter que, bien que l'équipe soit prête, plusieurs stages au sein de l'iREx seront offerts au cours des prochaines années. *« Le Canada aura 5 % du temps d'observation de réservé pour nos contributions, alors ce ne sont pas les opportunités qui vont manquer »,* annonce-t-il.

Photos | Anaïs Amons

La Banque alimentaire a dû revoir son mode de fonctionnement à cause de la pandémie.

MANGER À SA FAIM À L'HEURE PANDÉMIQUE

La Banque alimentaire de l'UdeM offre de l'aide alimentaire aux étudiants et aux étudiantes de l'Université depuis 2014. Elle fait face à un nouveau défi ces derniers mois : continuer d'offrir le meilleur service possible en tenant compte des restrictions sanitaires liées à la pandémie.

PAR ALEXIS DRAPEAU-BORDAGE EN COLLABORATION AVEC DAVID FILLION

Quand manger à sa faim est encore un enjeu de taille… La Banque alimentaire vise à contrer l'insécurité alimentaire de la communauté étudiante de l'Université de Montréal, de Polytechnique Montréal et de HEC Montréal, en offrant de la nourriture chaque semaine. L'organisation indique avoir distribué 155 tonnes de nourriture au cours de l'année universitaire 2019-2020.

Les aliments proviennent de Moisson Montréal, un organisme qui s'occupe de redistribuer la nourriture que les supermarchés n'ont pas vendue à différentes banques alimentaires. « *C'est le plus gros distributeur pour les banques alimentaires de Montréal* », déclare la coresponsable des communications de la Banque alimentaire, Arielle Acosta Perelman. La quantité et la qualité des produits peuvent donc être inégales, puisqu'elles dépendent des récoltes de Moisson Montréal.

Les étudiants et étudiantes qui souhaitent bénéficier de ce service doivent déposer deux documents en ligne pour s'inscrire : une preuve d'inscription à la session en cours à l'UdeM, à HEC Montréal ou à Polytechnique Montréal, ainsi qu'une preuve de revenus. Cette dernière doit démontrer que la personne vit avec un montant inférieur à 21 132 $ par an (pour un ménage composé d'une personne seule) afin d'être admissible. Ce montant peut fluctuer en fonction du taux d'inscriptions et de l'inflation.

Des paniers bien remplis

Une fois que la Banque alimentaire a approuvé les demandes, les bénéficiaires sont invités à se rendre à l'aire de collecte dans la cafétéria du

pavillon Jean-Brillant. Sur place, ils récupèrent leurs denrées et repartent généralement avec un panier qui totalise, selon Mme Acosta Perelman, entre 18 et 20 kg d'aliments par semaine.

> *« Désormais, les bénéficiaires rentrent au compte-gouttes, prennent leurs deux bacs, les vident, donc ils ne peuvent plus vraiment choisir de prendre ou de ne pas prendre un produit. »*
>
> **Arielle Acosta Perelman**
> Coresponsable des communications de la Banque alimentaire

La Banque alimentaire de l'UdeM offre de l'aide à un nombre de bénéficiaires variant entre 65 et 95 par semaine.

L'étudiant à la maîtrise en informatique Nihal Banday s'amuse à découvrir de nouveaux produits dans son panier. *« Je connais environ 95 % des aliments qu'ils servent, mais il y a certains légumes verts que je vois pour la première fois,* témoigne-t-il. *En utilisant Google Lens* [NDLR : un programme de reconnaissance d'images développé par Google] *pour les identifier, je peux trouver des recettes. »*

Un modèle revisité

Lorsque la pandémie a frappé, la Banque alimentaire a dû revoir son mode de fonctionnement. Mme Acosta Perelman explique qu'à la suite d'un bref arrêt des distributions après l'annonce du premier confinement, l'organisation a repris du service quelques semaines plus tard, puisque celui-ci a été considéré comme essentiel.

La Banque alimentaire a toutefois dû adapter les consignes procédurales afin de tenir compte des risques de contamination à la COVID-19. D'abord, les bénéficiaires n'ont plus eu la possibilité d'un « libre accès » aux produits. *« Avant, les étudiants faisaient le tour d'une table à une autre et ils prenaient ce dont ils avaient besoin*, détaille Mme Acosta Perelman. *Avec la pandémie, on ne pouvait plus laisser les gens circuler librement comme ça. Désormais, les bénéficiaires rentrent au compte-gouttes, prennent leurs deux bacs, les vident, donc ils ne peuvent plus vraiment choisir de prendre ou de ne pas prendre un produit. »*

De plus, les étudiantes et étudiants qui profitent du service sont actuellement répartis en « groupes de passage ». La Banque alimentaire explique que l'objectif est de limiter à 12 le nombre de personnes présentes en même temps dans la salle de collecte.

Ainsi, à la suite des inscriptions, qui se font en ligne chaque dimanche de 14 heures à 17 heures, les candidates et candidats retenus se voient attribuer une heure précise à laquelle se présenter le lundi pour faire la collecte des denrées alimentaires. Ils y récupèrent l'entièreté du contenu de deux boîtes de nourriture préparées à l'avance par les bénévoles. Lorsque *Quartier Libre* s'est rendu sur les lieux le lundi 8 novembre dernier, tous les groupes ont récupéré leurs denrées en moins d'une heure.

La pandémie n'a pas seulement changé la vie de la communauté étudiante, elle a aussi changé celle des bénévoles. Mme Acosta Perelman explique que leur nombre a été réduit presque de moitié. « *On n'a pas besoin de plus de bénévoles avec la nouvelle méthode,* assure-t-elle. *Avant, nous étions une vingtaine, contre 13 aujourd'hui. La charge de travail qui est demandée est sensiblement la même. »*

Inscriptions en baisse

Actuellement, les bénévoles de la Banque alimentaire de l'UdeM admettent offrir de l'aide à un nombre de bénéficiaires variant entre 65 et 95 par semaine, alors qu'ils en aidaient le double avant la pandémie. Ce changement ne vient cependant pas d'un refus des demandes de la part de l'organisation. Cette réduction du nombre de bénéficiaires viendrait, selon la coresponsable des communications du service, d'une baisse d'inscriptions à celui-ci, laquelle s'expliquerait, d'après elle, par le fait qu'un bon nombre des bénéficiaires étaient des étudiantes et étudiants étrangers retournés dans leur pays. Pour elle, le défi du moment est de faire augmenter le nombre d'inscriptions, même si les publicités semblent ne pas suffire. L'étudiant Nihal Banday estime pourtant que l'inscription est très facile.

L'étudiante à la maîtrise en études internationales Marcela Busnardo dos Santos a pour sa part commencé à bénéficier de ce service en septembre 2021. Elle trouve le contenu des boîtes suffisant et se réjouit du fait qu'en général, les produits soient variés. Le panier typique contient en effet de grandes quantités de fruits et légumes, de riz, de fèves, de lait, de pain et de fromage.

Malgré tout, la Banque alimentaire attend un retour de son ancien mode de fonctionnement. Mme Acosta Perelman estime que celui-ci était beaucoup plus efficace en ce qui a trait au gaspillage alimentaire. À l'heure actuelle, les bénéficiaires sont obligés de prendre des produits qu'ils ne consommeront pas forcément, tels que des pintes de lait, ce qu'elle déplore.

D'autres formes d'aide alimentaire

La Banque alimentaire n'est pas le seul service visant à aider les étudiants et les étudiantes qui vivent une situation d'insécurité alimentaire. D'autres services, comme la campagne des paniers de Noël de l'Action humanitaire et communautaire (AHC) de l'UdeM, ont le même objectif. Cette année, l'AHC a pour but de récolter suffisamment de dons pour offrir l'équivalent de 500 paniers de Noël, soit 100 000 $ sous forme de cartes-cadeaux valables en épicerie. *« En moyenne, 50 % des demandes proviennent de parents étudiants »,* souligne le conseiller à l'AHC, Martin Rioux, également responsable de la campagne des paniers de Noël. La boutique En Vrac, une initiative étudiante, située au pavillon Marguerite-d'Youville, cherche de son côté à offrir une solution écologique et abordable pour la communauté étudiante, en lui offrant une quarantaine de produits en vrac.

CONTRER LA DÉPRESSION SAISONNIÈRE

Au Québec, l'hiver s'accompagne d'une baisse majeure de la période lumineuse quotidienne. Chez de nombreuses personnes, ce changement a des conséquences physiques et psychologiques importantes : ce phénomène s'appelle la dépression saisonnière.

PAR MARIANNE CORNET ALLARD

Photo | Ben Blennerhassett | unsplash.com

Le phénomène de la dépression saisonnière affecte davantage les femmes que les hommes.

À l'approche de l'hiver, les journées raccourcissent, la lumière se fait plus rare et notre organisme en ressent les effets. Cette période peut être synonyme, par exemple, d'une perte d'intérêt pour des activités qui plaisent habituellement, d'un manque de concentration, d'une impression d'avancer au ralenti, d'une augmentation du temps de sommeil, d'une perte d'attention ou encore d'une augmentation de l'appétit, selon l'associée de recherche au Centre d'études avancées en médecine du sommeil à l'Hôpital du Sacré-Cœur-de-Montréal Véronique Daneault, également chargée de cours au Département de psychologie à l'Université de Montréal.

Pour certaines personnes, comme l'étudiante en troisième année au baccalauréat en science politique Charline Caro et celle en première année au baccalauréat en psychologie Sofia Dobchies, la dépression saisonnière dure tout l'hiver. Charline Caro témoigne qu'elle est généralement très fatiguée dès le matin, triste sans raison apparente et qu'elle s'isole socialement. En résulte souvent une baisse de l'estime de soi et une hausse des sentiments de culpabilité.

Pour sa part, Sofia Dobchies déclare que son moral a chuté à la fin novembre de l'année dernière et qu'elle a alors commencé à avoir des pensées suicidaires. *« Je ne faisais plus rien de mes journées, je me disais que ça n'en valait plus la peine et je me sentais coupable de rester dans mon lit »*, confie-t-elle.

Mme Daneault souligne qu'au Canada, la dépression saisonnière touche environ 2 % de la population, un phénomène qui affecte davantage les femmes que les hommes. *« C'est la récurrence de ces effets à l'automne et l'hiver ainsi que la rémission des symptômes au printemps et en été qui fait la différence entre la dépression majeure et la dépression saisonnière »,* précise-t-elle.

Le corps humain : un système d'engrenages

La chargée de cours explique que le fonctionnement du corps humain est régi par plusieurs horloges biologiques qui assurent sa stabilité. Ainsi, sur une période d'une journée, le sommeil, l'appétit et la température corporelle évoluent de manière cyclique et régulière. Lorsque vient le temps de changer l'heure et que les périodes d'ensoleillement raccourcissent, les horloges

internes peuvent se dérégler et engendrer le phénomène de dépression saisonnière. « *Au Québec, durant le mois de juin, il est possible de jouir d'une période de 15 heures d'ensoleillement, tandis qu'à la fin du mois de décembre, il ne reste que 8 h 30 de luminosité par jour* », détaille-t-elle.

> *« Je ne faisais plus rien de mes journées, je me disais que ça n'en valait plus la peine et je me sentais coupable de rester dans mon lit. »*
>
> **Sofia Dobchies**
> Étudiante en première année au baccalauréat en psychologie

Mme Daneault explique qu'une diminution de la réception des signaux lumineux est liée à une chute de la production de sérotonine, l'hormone du bonheur, et à une augmentation de la production de mélatonine, habituellement sécrétée durant la nuit. Ainsi, cette hormone du sommeil rend le cerveau moins alerte et l'individu est plus fatigué et exposé à un état dépressif. Les personnes souffrant de dépression saisonnière auraient une sensibilité réduite à la lumière au niveau de l'œil, ce qui provoquerait ce dysfonctionnement chimique.

Des pistes de solutions

Mme Daneault encourage les étudiants et étudiantes à modifier leur routine quotidienne afin d'aider leur horloge biologique à s'adapter. Elle souligne d'abord l'importance d'une bonne « hygiène lumineuse » dans une société où la lumière artificielle est très présente. *« Dans la journée, on s'expose à la lumière naturelle et artificielle, mais en soirée, on doit essayer de minimiser et de réduire le plus possible la lumière riche en ce qu'on appelle la lumière "bleue", parce qu'elle nuira à notre sommeil en diminuant la sécrétion de mélatonine »*, insiste-t-elle. D'après la chargée de cours, réduire le temps sur les écrans avant d'aller se coucher est primordial pour ne pas repousser l'endormissement.

Photo | K. Mitch Hodge | unsplash.com

Des ressources existent à l'UdeM en cas de besoin face à des signes d'anxiété ou de dépression.

Mme Daneault signale que manger à des heures fixes, en quantité suffisante, et limiter la consommation de liquides avant d'aller se coucher serait idéal. Elle ajoute que les activités physiques et sociales sont très importantes, mais que les pratiquer en journée plutôt qu'en soirée serait préférable. La chargée de cours indique qu'adopter une routine d'activités de relaxation et de détente avant le sommeil est également très utile, puisqu'elle dicte au cerveau que l'heure du coucher approche.

Tester la luminothérapie ?

Des lampes de luminothérapie installées sur le campus de l'UdeM sont mises à la disposition des membres de la communauté étudiante souffrant de dépression saisonnière. Elles ont été installées dans les bibliothèques de droit, de la santé, de mathématiques et informatique, de médecine vétérinaire et dans celle des lettres et sciences humaines. Ces installations sont gratuites d'accès et un guide d'utilisation les accompagne.

Photo | Marianne Comet Allard

Installation de luminothérapie à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines.

« *Les lampes m'ont beaucoup aidée, j'ai vu les effets tout de suite*, se réjouit Charline Caro. *J'ai plus d'énergie dès le matin, alors qu'avant, j'étais fatiguée. En cours, je suis beaucoup plus concentrée : je faisais pas mal de somnolence, donc ça m'a beaucoup aidée par rapport à cela. »*

Les lampes de luminothérapie produisent une lumière artificielle qui imite celle, naturelle, du soleil. *« L'exposition à cette lumière permet de prévenir l'apparition des symptômes sur le long terme »,* explique Mme Daneault. Petit bonus : pas besoin d'appliquer de la crème solaire, puisqu'il n'y a pas de rayons ultraviolets. La chargée de cours rappelle toutefois que certaines contre-indications à l'utilisation de ces lampes existent, comme dans le cas d'une personne qui aurait un trouble bipolaire et pour qui l'exposition à la lumière pourrait induire des épisodes de manies. Elle recommande ainsi de demander l'avis d'un professionnel de la santé quant à la durée d'exposition et l'intensité de lumière avant de faire l'achat d'une lampe de luminothérapie.

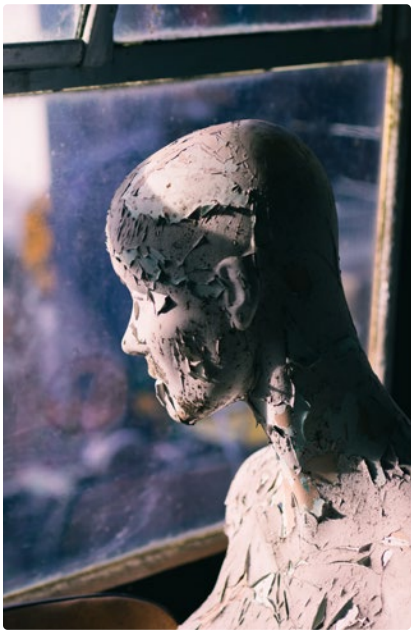


Photo | Greg Rosenke | unsplash.com

Une bonne « hygiène lumineuse » est importante dans une société où la lumière artificielle est très présente.

Favoriser le lien social

Charline Caro estime que si une personne vit un épisode de dépression saisonnière, elle ne doit surtout pas s'éloigner des autres. *« Même si c'est compliqué, il faut garder un contact social, essayer de ne pas s'isoler des autres, de ne pas rester dans sa chambre, dans son lit toute la journée, garder ses activités et essayer de se stimuler, car c'est vraiment un cercle vicieux,* conseille-t-elle. *Plus on s'isole, plus on déprime, et plus on déprime, plus on s'isole. »*

L'étudiante suggère également à ses pairs de parler de son état à ses proches ou à des spécialistes. Les membres de la communauté étudiante qui ressentent un besoin de soutien psychologique afin de lutter contre des phénomènes comme l'anxiété ou la dépression peuvent se tourner vers des ressources telles que le Centre de santé et de consultation psychologique (CSCP) de l'UdeM, mais aussi demander au Centre étudiant de soutien à la réussite (CÉSAR) des accommodements pour les examens, les évaluations et les stages en fonction de certaines situations de santé physique et psychologique.

« LE LOGEMENT N'EST PAS UN BIEN DE CONSOMMATION »

Younes Boukala est depuis 2017 le conseiller d'arrondissement du district J.-Émery-Provost dans Lachine pour Projet Montréal. Au cours de son dernier mandat, il s'est intéressé à plusieurs dossiers liés à la jeunesse. Il a également pris part à la conférence de presse du 12 août au cours de laquelle la mairesse réélue Valérie Plante s'est engagée à construire 2 000 logements étudiants d'ici quatre ans. *Quartier Libre* s'est entretenu avec lui sur ce sujet.

PAR MATÉO GAURRAND-PARADOT

***Quartier Libre* (*Q. L.*) : Considérant que près de 100 000 étudiantes et étudiants montréalais sont locataires, que seulement 10 % du lot demeure dans des résidences universitaires* et que la crise du logement ne cesse de s'aggraver, estimez-vous que cet objectif de 2 000 logements est suffisant ?**

Younes Boukala (Y. B.) : C'est effectivement l'engagement que nous avons pris et c'est sûr que nous aimerions que ce soit plus. Mais ce n'est pas la Ville de Montréal qui construit les logements abordables et sociaux. Tout ce que nous pouvons faire, c'est acheter des terrains. Ensuite, la construction et la gestion des logements sont assurées par un partenaire, souvent un organisme à but non lucratif (OBNL) avec qui nous passons une entente. Cela est permis grâce au droit de préemption [NDLR : droit de la Ville de Montréal d'acheter un terrain en priorité sur tout autre acheteur]. Pendant le dernier mandat, nous avons investi 5,9 millions de dollars dans le logement étudiant et nous avons ainsi dépassé nos cibles.

***Q. L.* : Ces 2 000 logements seront-ils abordables ? Si oui, le seront-ils de manière pérenne ?**

Y. B. : Ce qu'on veut, c'est construire un héritage, donc des logements abordables sur le long terme. Même si la Ville ne fait qu'acheter les terrains, elle peut aussi s'assurer que les OBNL qui gèrent les logements gardent les loyers raisonnables.

***Q. L.* : La question de la mobilité et de l'écologie est très importante pour la communauté étudiante. À ce propos, les 2 000 logements promis seront-ils situés près des universités, des stations de métro et des pistes cyclables ? Répondront-ils à des normes environnementales élevées ?**

Y. B. : Ce que nous voulons à Projet Montréal, c'est offrir plus de transports à toute la population montréalaise, pas seulement aux étudiants et étudiantes. Mais c'est certain que nous nous assurerons d'acheter des terrains dans des secteurs clés, à proximité des universités. Il faut comprendre que le logement est une compétence partagée entre les arrondissements et la Ville. Puisque nous voulons que les logements soient un héritage, nous allons nous assurer de construire des habitations durables.

Photo | Paul Fontaine

Des locataires de Montréal affichent fièrement « J'aime mon logement, j'y reste ».

***Q. L.* : Quelles formes ces logements prendront-ils, et selon quels critères seront-ils attribués ?**

Y. B. : La construction relève des OBNL partenaires, c'est donc à eux de choisir le type de logements proposés et les critères d'admissibilité. Ces partenaires vont s'asseoir avec les associations étudiantes pour déterminer les besoins. Par exemple, au campus MIL, l'ancienne administration a commencé la construction de 95 logements étudiants abordables, mais les critères d'admissibilité sont encore à déterminer.

***Q. L.* : En parlant du campus MIL, l'UdeM s'est engagée à construire 1 300 logements lors de l'agrandissement du campus MIL, dont 15 % de logements abordables et 15 % de logements sociocommunautaires. Quelles mesures la municipalité compte-t-elle prendre pour s'assurer que l'UdeM respecte sa promesse et que le quartier reste abordable ?**

Y. B. : Pour la promesse de l'UdeM, il s'agit d'une affaire concernant les promoteurs immobiliers et l'Université. Je ne peux pas commenter ce cas-ci. Ce qui est sûr, c'est que les promoteurs qui signent avec la Ville sont redevables, il y a des ententes légales grâce à l'introduction du Règlement pour une métropole mixte. Avant, les ententes étaient orales. Cet outil permet de garantir que chaque nouvelle construction [NDLR : celles de plus de 450 m², soit celles qui comptent environ cinq loge-

LES DIFFÉRENTS TYPES DE LOGEMENTS

Logement social : logement subventionné qui ne doit pas dépasser 25 % des revenus du foyer. Il est accordé sur des critères financiers.

Logement abordable : plusieurs définitions sont retenues par la Ville de Montréal. Certaines fixent un plafond au prix du loyer en fonction de la médiane du marché, d'autres fixent ce plafond en fonction du revenu du ménage. Il est destiné à des personnes qui ne rentrent pas dans les critères d'admissibilité au logement social.

Logement étudiant : pas de définition légale. Ce type de logement est en général un logement abordable réservé aux étudiants et étudiantes ou un logement en résidence étudiante.

ments ou plus] inclut 20 % de logements abordables, 20 % de logements familiaux et 20 % de logements sociaux. Ce règlement va aider à garder raisonnables les loyers des nouveaux appartements dans le quartier et à favoriser la mixité.

***Q. L.* : Plus près du campus de la montagne, dans le quartier Côte-des-Neiges, Projet Montréal propose de raser l'hippodrome Namur et de construire 7 500 logements, dont des logements abordables et sociaux. Cette construction inclut-elle des logements étudiants ?**

Y. B. : Nous ne pouvons rien promettre. Nous allons tenter de cibler les meilleurs secteurs. L'hippodrome Namur, c'est certain que c'est un grand site, mais nous ne sommes encore sûrs de rien. Nous collaborons avec des organismes comme l'UTILE [NDLR : unité de travail pour l'implantation de logement étudiant], un OBNL qui construit des logements étudiants, pour déterminer les meilleurs emplacements.

***Q. L.* : Justement, l'UTILE nous indiquait que les délais administratifs pour mettre en marche ses projets sont très longs. De quelle manière Projet Montréal compte-t-il faciliter la vie de ce genre d'OBNL ?**

Y. B.: En effet, le logement étudiant passe souvent sous le radar. Il n'est pas financé par le programme du gouvernement du Québec. Pour la construction, nous devons négocier des financements avec le fédéral et le provincial. Ça nous ralentit, car nous manquons de financement. Les organismes sont souvent déjà prêts. Les 302 logements étudiants construits au cours du dernier mandat l'ont été dans le cadre de deux projets développés avec l'UTILE, et que nous avons aidé à financer.

***Q. L.* : Sur une autre note, le jumelage intergénérationnel permet à plusieurs personnes âgées d'accueillir à prix modique un étudiant ou une étudiante. À notre connaissance, il n'existe qu'un seul service de ce type à Montréal : Combo 2 générations. Est-ce que Projet Montréal envisage de soutenir ce genre de formule, ou même de mettre en œuvre un service de jumelage intergénérationnel ?**

Y. B. : C'est une belle initiative. Là, il s'agit d'une compétence des arrondissements, donc ça dépend de chaque administration locale, c'est leur responsabilité. Ce projet se passe dans Rosemont – La-Petite-Patrie, un arrondissement dirigé par Projet Montréal.

***Q. L.* : Vous vous êtes engagé pour la jeunesse dans votre dernier mandat en prenant part à la Commission sur la culture, le patrimoine et le sport. Vous étiez également présent lors de l'annonce de Valérie Plante sur les logements étudiants. Avez-vous comme objectif pour ce mandat de vous engager plus pour le logement, un enjeu important pour la jeunesse ?**

Photo | Carole Leroux

Younes Boukala, conseiller d'arrondissement du district J.-Émery-Provost dans Lachine pour Projet Montréal.

Y. B. : Je suis fier, car je suis encore étudiant à la maîtrise [en administration des affaires à l'UQAM]. Je suis également fier de faire partie de Projet Montréal, parce que la priorité de Valérie Plante est le logement. D'ailleurs, celui-ci n'est pas un bien de consommation, c'est un droit. Il doit être sécuritaire, accessible et salubre. Personnellement, je m'engage pour le logement dans mon arrondissement à Lachine avec des projets comme la reconversion du site industriel de Lachine-Est en écoquartier. Même si ça ne concerne pas directement le logement étudiant, les étudiants et étudiantes devront chercher un logement après leurs études, alors ça concerne leur futur malgré tout.

* Selon des résultats préliminaires de l'enquête PHARE 2021.

CISM 89,3

LOCATIONS ET EMBÛCHES : TÉMOIGNAGES

« Rénovictions », difficultés à vivre dans des conditions décentes et à communiquer avec les propriétaires : pour plusieurs membres de la communauté étudiante, louer un appartement à Montréal vient avec son lot de galères. *Quartier Libre* a recueilli les témoignages de trois d'entre eux.

« RÉNOVICTION » ET PRESSIONS PSYCHOLOGIQUES

Témoignage de Florence La Rochelle, étudiante au certificat en journalisme

« Cela fait un an et demi que nous demeurons, mon frère et moi, dans cet appartement à Rosemont. Cet automne, le propriétaire est venu nous voir en personne pour nous avertir que la structure du bâtiment et le toit devraient être rénovés. Il nous a donc annoncé qu'il fallait que nous partions. Sur le coup, nous ne pensions pas avoir notre mot à dire. Il nous a demandé de régler la situation sur le coin de la table. Nous, nous ne voulions pas. Nous préférions écrire une entente officielle nous-mêmes avec tous les détails.

> *« L'une des techniques du propriétaire est de laisser la relation avec ses locataires se dégrader pour qu'ils souhaitent partir. Avoir une mauvaise relation avec lui, ce n'est pas agréable. »*
>
> **Florence La Rochelle**
> Étudiante au certificat en journalisme

Après cette rencontre, je me suis renseignée un peu sur nos droits et j'ai réalisé que nous pouvions être dédommagés. Nous avions également la possibilité de dire *"non"*. Notre propriétaire ne pouvait pas juste nous forcer à partir, il fallait que les travaux soient nécessaires. Je lui ai alors demandé qu'il nous envoie l'avis de travaux. Celui-ci mentionnait que tout devait être refait et que leur durée serait de 12 à 18 mois. Il n'y avait toujours aucune mention sur le dédommagement.

Simultanément, notre propriétaire a insisté sur sa prétendue gentillesse avec nous, en rappelant qu'il était venu en personne au lieu d'envoyer un huissier. Nous avons commencé à rédiger une entente, mais nous nous sommes rendu compte que nous pourrions régler l'affaire devant une cour de justice. J'ai appelé des comités d'aide aux citoyens qui ont des problèmes de logement. J'ai compris que nous avions droit à trois mois de loyer gratuits ainsi qu'à un dédommagement pour le coût du déménagement.

À ce moment-là, notre propriétaire a commencé à s'impatienter. Nous avons fini par nous mettre d'accord sur un montant, mais il nous mettait sous pression. Il nous a accusés de vouloir de l'argent et de manquer de flexibilité. Il pensait que les sommes demandées étaient trop élevées.

Nous avons décidé d'en parler avec les voisins qui n'étaient pas au courant des projets de rénovation. Nous avons dit à notre propriétaire que nous aimerions signer l'entente en présence des autres locataires. Je ne voulais pas qu'il nous fasse partir pour que de nouveaux locataires s'installent tout de suite après. Il s'est emporté et nous a accusés de *"faire les difficiles"*, et il a fini par proposer de régler l'histoire au tribunal. Nous y avons songé avant de finalement décider de signer l'entente.

Une semaine plus tard, les voisins ont été informés officiellement de leur éviction. Eux, qui habitent ici depuis une vingtaine d'années, ont décidé de se tourner vers la justice. Je voudrais insister sur l'un des aspects dont on parle peu lorsqu'il est question de "rénovictions" : le côté psychologique. Le propriétaire te dit soudainement que tu dois quitter ton logement, que tu n'as pas le choix et que tout sera mis à terre. En fait, tu ne te sens plus chez toi, alors que tu es chez toi. En plus, l'une des techniques du propriétaire est de laisser la relation avec ses locataires se dégrader pour qu'ils souhaitent partir. Avoir une mauvaise relation avec lui, ce n'est pas agréable.

Avant que les discussions tournent au conflit, le propriétaire utilisait une autre technique, en tentant de nous rendre empathiques. Il partageait avec nous des détails de sa vie personnelle pour que nous le prenions en pitié. Mais ça m'a mise mal à l'aise. Il n'est pas notre ami, il nous met à la porte. »

Propos recueillis par Matéo Gaurrand-Paradot

MANIGANCES ET RÉNOVATIONS

Témoignage anonyme d'une étudiante à la maîtrise à l'UdeM

« Nous étions, avec mon colocataire, situés au milieu du quartier Outremont, dans un appartement vieux mais propre, parfait pour être rénové et pour monter les prix. J'habitais là depuis deux ans lorsque nous avons été évincés.

La première raison que notre propriétaire nous avait donnée pour nous inciter à déménager était que sa fille allait devoir habiter notre appartement pour s'occuper de la grand-mère qui logeait au premier étage. Le temps a passé, et il ne nous en avait pas trop reparlé. Quelques mois plus tard, nous avions compris que sa fille n'allait pas emménager chez nous.

Il nous avait alors offert une nouvelle raison pour nous forcer à partir : il devait faire de *"grosses rénovations"* qui allaient prendre *"beaucoup de temps"*. Mon colocataire lui avait demandé si on pouvait revenir après les rénovations, mais lorsqu'il a compris que l'objectif était de nous évincer, il a pris un avocat. Le problème, c'est que nous n'avions pas de preuve que les raisons pour nous évincer avaient changé deux fois. Notre propriétaire ne nous avait pas transmis par écrit sa première demande. Ça aurait été évident qu'il y avait une manigance si nous l'avions eue. Nous avons donc eu droit au minimum : trois mois de loyer remboursés et le déménagement payé.

J'ai l'impression que nous avons été frappés par la vague des "rénovictions". C'est décevant, surtout quand nous sommes bien dans notre quartier, quand il nous colle à la peau. Mais je ne pouvais pas y rester, compte tenu du prix des loyers. J'ai donc dû me délocaliser. Maintenant, je vis dans Hochelaga-Maisonneuve.

À l'avenir, dès que mon propriétaire me dira quelque chose, je lui demanderai tout de suite qu'il me l'écrive par courriel. Comme ça, s'il change d'avis, ça détruira un peu ses arguments. Il faut toujours garder des preuves.

Bref, quelques mois plus tard, j'allais manger dans un restaurant à Outremont et je suis passée devant mon ancien chez-moi. Et quel hasard : de nouveaux locataires emménageaient dans mon appartement ! Je ne pouvais pas voir à l'intérieur, mais clairement, mon ancien propriétaire semblait juste avoir refait la peinture et ajouté un tapis pour couvrir les marches.

Ce qui est frustrant, au-delà de la "rénoviction", c'est de voir qu'on s'est vraiment fait manipuler. »

Propos recueillis par Renaud Chicoine-McKenzie

DES COQUERELLES PLEIN LA TÊTE

Témoignage d'Aude Forcione-Lambert, étudiante à la maîtrise en mathématiques

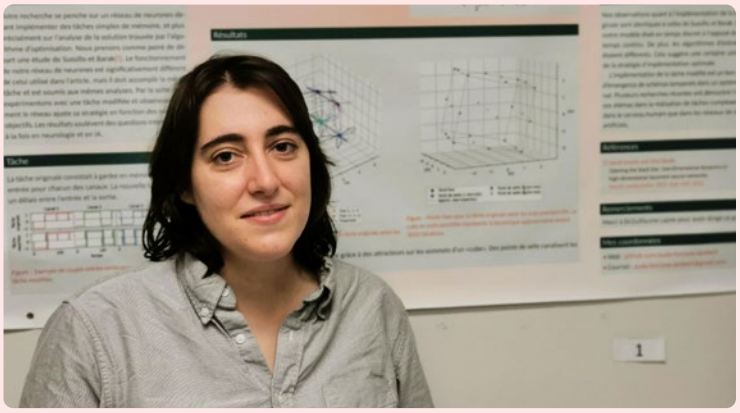


Photo | Renaud Chicoine-McKenzie

Aude Forcione-Lambert, étudiante à la maîtrise en mathématiques.

« Tout a commencé avant même que nous n'emménagions, le 1er juillet. En avril, le propriétaire nous a laissés entrer pour que l'on puisse prendre les mesures de l'appartement. Un quatre et demi, quand même en bon état, proche du métro et de la promenade Fleury. Nous étions heureux. C'est à ce moment-là que nous avons vu une première coquerelle dans l'appartement. Nous avons tout de suite informé le propriétaire et il nous a dit que le problème serait réglé avant que l'on emménage.

Bien sûr, dès la première fin de semaine à l'appartement, nous avons revu des coquerelles. Nous avons fait tout ce qu'il fallait, nous ne laissions rien traîner, mais elles continuaient à proliférer. Cela faisait au moins six mois que l'appartement n'avait pas été occupé : c'est sûr qu'elles venaient d'ailleurs. Malgré tout, le propriétaire a refusé d'admettre que le bâtiment était infesté au complet.

Vivre avec des coquerelles, c'est être vigilant tout le temps. Il y a quelque temps, j'étais aux toilettes, et quand j'ai tiré le rouleau de papier pour qu'il tourne, une coquerelle est apparue ! "*Bonjour, je suis là !*" Mais sérieusement, les coquerelles sont dangereuses, elles traînent beaucoup de maladies. Nous devons laver la vaisselle avant de l'utiliser parce que nous savons que certaines d'entre elles sont passées dessus.

Quand j'ai pris l'appartement, j'essayais de me sortir d'une longue dépression et de reprendre les choses en main. De tomber directement là-dedans, cela a porté un gros coup sur ma santé mentale et eu un lourd effet sur mes performances universitaires. J'ai encore de la misère à faire des semaines complètes de travail. Mon énergie émotionnelle s'enfuit sans arrêt là-dedans, dans le fait de me battre pour régler ce problème.

Nous avons déposé une mise en demeure juste avant le début du mois d'octobre, en demandant que le problème soit réglé pour le 1er novembre. Le propriétaire a enfin bougé. Pour moi, c'est une manière de protéger le reste des locataires. Je sais qu'il y a beaucoup de gens ici avec des familles, qui n'ont pas les moyens de déménager et qui ne se plaignent pas des coquerelles par peur de se faire mettre dehors.

Au fond, les lois, c'est beau, mais c'est très théorique. À moins d'être un étudiant qui, comme moi, a une famille qui peut le soutenir financièrement en cas de problème. C'est le seul cas où quelqu'un leur tiendra tête. »

Propos recueillis par Renaud Chicoine-McKenzie

CAMPUS MIL : UN AGRANDISSEMENT QUI INQUIÈTE

La difficulté à se loger des étudiants et étudiantes du campus MIL se répercute sur les quartiers limitrophes, principalement sur Parc-Extension, où un embourgeoisement rapide est en cours, selon des comités citoyens comme le Comité d'action Parc-Extension (CAPE). Lors des consultations publiques sur l'agrandissement du campus, tenues le 19 octobre dernier, ces groupes associatifs ont interpellé l'Université sur cet enjeu.

PAR KARINE SILAR EN COLLABORATION AVEC FRANCIS HÉBERT-BERNIER

À Montréal, la situation du logement est tendue. Le rapport *MIL façons de se faire évincer*, rédigé par un collectif d'associations de Parc-Extension, dont le CAPE, indique que c'est encore pire dans ce quartier situé au nord du campus MIL. Le taux d'inoccupation y était de 0,7 % en 2019, contre 1,5 % pour le reste de l'Île. Les 2 000 étudiants et étudiantes arrivés sur le nouveau campus en 2019 sont alors entrés en concurrence directe avec les résidents et résidentes sur le marché locatif, participant ainsi à l'accélération de l'embourgeoisement du quartier, d'après le rapport.

Toujours selon celui-ci, le loyer moyen trouvé sur les sites d'annonces en mai 2020 était le double de celui estimé par la Société canadienne d'hypothèques et de logement en octobre 2019, et le campus n'y serait pas étranger. *« Les annonces dans Parc-Extension qui mentionnent le campus MIL, avec des formulations comme "à côté du campus MIL" ou "idéal pour les étudiants", sont en moyenne 100 $ plus élevées »*, a indiqué le CAPE lors des auditions de l'Office de consultation publique de Montréal (OCPM) sur l'agrandissement du campus, en octobre dernier.

Photos | Karine Silar

« Une montée importante des évictions, des "rénovictions" et des reprises peut être observée au cours des quatre dernières années. »

Le Projet de cartographie anti-éviction de Parc-Extension informe que cette situation s'accompagnerait d'un nombre croissant d'évictions. *« Une montée importante des évictions, des "rénovictions" et des reprises peut être observée au cours des quatre dernières années »*, mentionnent les concepteurs du Projet, qui ont rassemblé les données du CAPE dans une carte interactive.

Enfin, les auteurs et autrices de *MIL façons de se faire évincer* soulignent que l'augmentation des prix des loyers ne permet plus aux personnes à faible revenu de demeurer dans le quartier. Contraintes de déménager vers d'autres secteurs plus abordables, elles se retrouvent alors éloignées des services auxquels elles avaient accès dans Parc-Extension.

Une promesse brisée

Pour réduire la pression qu'exercent des étudiants et étudiantes sur le marché locatif de Parc-Extension, le CAPE a recommandé, lors des auditions de l'OCPM, une stratégie de développement de résidences étudiantes abordables qui permettrait de retenir une partie de la population étudiante sur le campus. Pourtant, au moment de la construction du Complexe des sciences, en 2007, 1 058 résidences étaient prévues.

« Ça a juste disparu des communications à partir de 2012 », souligne l'étudiant au doctorat en géographie à l'UdeM Yannick Baumann, qui a également déposé un mémoire à l'OCPM au nom de l'Association des étudiants et étudiantes des cycles supérieurs de géographie de l'Université de Montréal (AÉÉCSGUM). *« Lorsque nous avons demandé à des représentants de l'Université pourquoi l'UdeM ne parlait plus de logements étudiants, on nous a dit qu'elle jugeait que ce n'était pas un investissement rentable »*, poursuit-il. Dans son mémoire, il recommande, entre autres, que l'UdeM collabore avec des organismes comme l'Unité de travail pour l'implantation de logement étudiant (UTILE) afin de développer des logements abordables pour les étudiants et étudiantes.

« Nous avons un service de logements hors campus que les étudiants et étudiantes peuvent

consulter, déclare la porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara, en réponse aux membres de la communauté étudiante qui mentionnent avoir des difficultés à se loger. *Bien sûr, les résidences étudiantes situées sur le campus de la montagne sont aussi accessibles aux étudiants du campus MIL et situées à distance raisonnable à pied, en vélo et en métro. »*

L'enjeu du logement reste toutefois la roche dans le soulier des consultations pour l'agrandissement du campus MIL, selon l'ensemble des mémoires déposés à l'OCPM. Le chef de la division des projets urbains de la Ville de Montréal, Louis-Henri Bourque, a été interrogé sur les actions faites pour limiter l'embourgeoisement de Parc-Extension, dans le cadre de ces consultations. Il a alors expliqué que la Ville, en partenariat avec l'UdeM, se fixe un objectif total d'environ 420 nouveaux logements sociaux, communautaires et abordables sur le site du campus et à proximité (voir encadré). *« Dans les champs de compétences de la Ville, on travaille pour réduire les effets de cette gentrification qui est quand même une tendance lourde à Montréal »*, a conclu M. Bourque.

L'UdeM se défend

La Ville de Montréal a ainsi pris en main le dossier. *« [L'Université] n'est pas un développeur immobilier,* précise le recteur de l'UdeM, Daniel Jutras. *Si vous me demandez : "Est-ce qu'on a des plans de création de nouvelles résidences dans le plan actuel ?", la réponse est non. L'Université est sortie de cet exercice-là, mais pas en se dédouanant complètement. Elle a cédé des terrains à la Ville pour que des logements de cette nature soient construits. Elle a aussi cédé des terrains à un promoteur immobilier qui s'était engagé à construire une proportion significative de logements familiaux abordables. »*

Yannick Baumann, étudiant au doctorat en géographie à l'UdeM.

« Étant donné que l'Université ne prévoit pas de construction de logements, nous privilégions une approche collaborative avec les partenaires locaux pour appuyer les projets qui pourront répondre aux besoins des étudiants et des résidents », ajoute Mme O'Meara.

Yannick Baumann ne partage cependant pas le même avis. *« C'est vraiment un manque d'engagement et de courage politique de l'Université de Montréal*, estime-t-il. *Il y a des universités [où c'est] soit l'université, soit des associations internes qui ont établi des partenariats avec des groupes communautaires. Concordia en est un bon exemple. Ce sont des universités qui deviennent des leaders en termes d'innovation sociale et d'engagement communautaire. Je ne comprends pas pourquoi l'Université de Montréal ne cherche pas à en faire plus. »*

IL ÉTAIT UNE FOIS… LE CAMPUS MIL

2006: Acquisition par l'UdeM de l'ancienne gare de triage d'Outremont pour la construction de ce qui se nommait alors « Le campus Outremont ».

2007: Première consultation publique par l'Office de consultation publique de Montréal (OCPM) pour le projet du campus Outremont. Les plans indiquent alors 1058 résidences étudiantes sur le site du campus. Elles disparaissent des publications du projet à partir de 2012.

2011: Signature d'une entente entre la Ville de Montréal et l'UdeM sur les conditions de réalisation du campus, incluant la construction de 1300 logements, dont 195 logements sociaux et communautaires.

2013: Deuxième consultation publique pour le Plan de développement urbain, économique et social (PDUES) des secteurs environnants du campus MIL, avec une cible de 225 logements sociaux.

2016-2019: Construction du Complexe des sciences et de ses aménagements.

2019: Première rentrée sur le campus MIL.

2021: Troisième consultation publique sur la phase 2 du campus MIL, soit la construction d'un nouveau pavillon pour l'UdeM et d'une école primaire, ainsi que des demandes de modifications réglementaires. Le rapport de la commission devrait paraître en décembre 2021.

ABONNÉE AU BIEN-ÊTRE
DÉCOUVRE NOTRE PROGRAMMATION HIVERNALE

cepsum

Inscris-toi dès le 9 décembre

cepsum.umontreal.ca

DES SOLUTIONS À LA CRISE

La crise du logement qui secoue le marché locatif est déjà bien connue des élus municipaux. Alors que chacun d'eux tente de trouver une solution pour renverser la vapeur, certains organismes proposent des options innovantes, dont le logement à but non lucratif et la cohabitation intergénérationnelle.

PAR PAUL FONTAINE

L'Unité de travail pour l'implantation de logement étudiant (UTILE) est un organisme à but non lucratif (OBNL) qui construit et gère des logements étudiants. *« Nous voulons non seulement trouver une solution maintenant au manque de logements, mais surtout doter Montréal et le Québec en entier d'une capacité d'accueil pour les générations futures »*, souligne le cofondateur et directeur général de l'UTILE, Laurent Levesque.

Au cœur de sa démarche se trouve, selon lui, le désir de mener des projets exemplaires. Il souhaite que les logements de l'UTILE soient des milieux de vie communautaires, écoresponsables, durables et situés à proximité des services de transport ; mais surtout et avant tout, ces milieux de vie se veulent abordables.

Le modèle d'affaires prôné par M. Levesque, soit le but non lucratif, lui semble tout désigné pour répondre à la crise du logement. *« Pour nous, l'objectif n'est pas de faire un profit sur la population étudiante*, explique-t-il. *Notre objectif est de construire des logements de qualité accessibles à ceux issus de la classe moyenne et aux étudiants de première génération. »*

Un lieu communautaire

« Je pense qu'il faut réfléchir au logement comme à une façon de vivre ensemble, plutôt que comme à une cellule efficace où on va seulement dormir », estime la professeure à l'École d'architecture de l'UdeM Anne Cormier. *« Le logement étudiant doit être un lieu que plusieurs étudiants peuvent s'approprier en faisant, par exemple, la cuisine ensemble ou en ayant accès à des espaces extérieurs communs »*, estime-t-elle.

À ce titre, le premier projet immobilier de l'UTILE, nommé la Note des bois et inauguré en septembre 2020, semble correspondre à ce que décrit la professeure. Situé en face du parc La Fontaine, cet immeuble abrite près de 140 étudiants et étudiantes de l'Université Concordia et de l'Université McGill. *« Il y a une solidarité qui lie tous les locataires*, témoigne l'étudiante à la mineure en histoire à l'Université Concordia Maya Gurler. *Nous sommes*

Photo | Paul Fontaine

Totem urbain / Histoire en dentelles, Pierre Granche, 1992. Œuvre située au Musée McCord.

Photo | Paul Fontaine

La Note des bois, premier projet immobilier de l'UTILE

une petite communauté et nous nous entraidons beaucoup. »

Les locataires de la Note des bois sont membres de la Coopérative de solidarité. Cet organisme coordonne plusieurs évènements comme des grillades estivales, mais s'assure aussi que les gestionnaires de l'immeuble écoutent ses membres. *« Puisque nous sommes une coop, c'est beaucoup plus facile pour les locataires de se rassembler et de prendre des décisions »*, indique l'étudiant au baccalauréat en science politique à l'Université Concordia Noah Martin. Celui qui est également membre du conseil de la Coopérative précise que les relations avec les gestionnaires sont également plus simples que si chaque locataire se représentait seul.

La lente édification

En 2017, l'UTILE recensait dans son enquête PHARE 2017 quelques 220 000 locataires universitaires au Québec, dont un peu plus de 100 000 à Montréal. M. Levesque espère en loger 1 500 d'ici 2025, un objectif qu'il qualifie d'ambitieux et réaliste. Un second projet est déjà en cours au cœur de l'écoquartier Technopôle Angus et permettra à terme d'accueillir environ 160 étudiants et étudiantes. D'autres projets, encore à l'étude, pourraient voir le jour à Montréal, mais également à Québec et à Trois-Rivières.

Photo | Courtoisie Combo 2 générations

Isabelle Cazes et Denise Tessier Trudeau, cofondatrices de Combo 2 générations.

Malgré la multiplication des projets, M. Levesque déplore les délais auxquels fait face l'UTILE. L'accès aux terrains ainsi que l'attente pour la délivrance de permis de construction ralentissent la mise sur pied d'une solution à la crise du logement. *« Ça fait des décennies qu'on ne construit virtuellement pas de résidences, sauf pour quelques projets à but lucratif très dispendieux au centre-ville*, regrette l'entrepreneur. *Pourtant, pendant ce temps-là, la population étudiante continue d'augmenter et les logements continuent d'être moins abordables. On est dans une impasse si on n'augmente pas l'offre. »*

Le directeur général de l'organisme voit donc d'un bon œil l'engagement de la mairesse de Montréal, Valérie Plante, de construire 2 000 logements étudiants. *« C'est une reconnaissance du fait que si on veut apaiser la pression qu'exerce la population étudiante sur le marché locatif et sa précarité, laquelle résulte de la crise du logement actuelle, on peut faire d'une pierre deux coups en construisant des logements étudiants »*, souligne-t-il.

Être en colocation avec un aîné

Les projets immobiliers comme celui de l'UTILE ne sont pas les seuls à pouvoir répondre aux besoins des étudiants et étudiantes en matière de logement. La cohabitation intergénérationnelle, très populaire outre-Atlantique, consiste à réunir sous un même toit des personnes jeunes et âgées. À Montréal, cette idée fait son petit bout de chemin et, depuis 2017, l'organisme Combo 2 générations offre un service de jumelage.

Au cours d'une conversation téléphonique, la cofondatrice de Combo 2 générations, Denise Tessier Trudeau, explique que cette formule profite autant aux étudiantes et étudiants logés qu'aux personnes aînées qui les accueillent. Cette situation permet non seulement d'alléger la facture des deux parties, mais également de créer un lien d'attachement entre les colocataires.

À l'échelle humaine

Selon Mme Tessier Trudeau, l'approche qu'adopte Combo 2 générations favorise des jumelages réussis. D'abord, elle rencontre personnellement les personnes aînées qui désirent accueillir un étudiant ou une étudiante. Ce rendez-vous lui permet d'évaluer si le milieu de vie dans lequel évoluera la ou le futur locataire est propice au succès de ses études.

En contrepartie, tous ceux et celles qui souhaitent être jumelés à une personne âgée se prêtent à un examen de leurs antécédents judiciaires. *« Nous les rencontrons tous un par un*, précise Mme Tessier Trudeau. *Nous avons une entente avec les services de police pour nous assurer que nous ne courons aucun risque. »*

Enfin, Mme Tessier Trudeau tient compte des traits de personnalité de chaque candidat et candidate pour s'assurer qu'il ou elle saura cohabiter avec la personne qui le ou la loge. *« Nous organisons une rencontre entre les deux avant* [*d'officialiser le jumelage*] *pour nous assurer qu'ils s'entendront bien »*, poursuit-elle.

Des obstacles de taille

Depuis 2017, Combo 2 générations a pu réaliser cinq jumelages, une réussite, selon sa cofondatrice. *« Nous avons formé des jumelages qui ont très bien fonctionné,* se réjouit-elle. *Mais il faut être sélectif. »* Tous les critères de sélection représentent des embûches que l'organisme peine parfois à surmonter.

Évidemment, la pandémie de COVID-19 a mis un frein au projet en 2020. *« Pendant la pandémie, il n'était pas question d'envoyer des étudiants chez des aînés,* déclare Mme Tessier Trudeau. *Ça nous a beaucoup retardés. »*

L'enjeu de la mobilité est également à l'origine de nombreux jumelages avortés. Plusieurs personnes aînées demeurent dans des quartiers résidentiels éloignés des universités et des stations de métro. *« Nous avons des aînés qui attendent* [*d'être jumelés*], *mais ils demeurent très loin des écoles*, précise la cofondatrice. *Le transport en commun jusqu'à l'Université de Montréal, ce n'est pas toujours facile. »*

Malgré tout, plusieurs étudiantes et étudiants font la file pour être jumelés. *« Des étudiants, j'en ai constamment qui s'inscrivent,* affirme avec joie Mme Tessier Trudeau. *Ce sont de très beaux profils et nous sommes très contents de ceux et celles qui, à date, se sont inscrits. »*

LE DUO ANDROMÈDE : UN MYTHE FÉMINISÉ

Créatrices d'un univers composé de folk alternatif ainsi que d'influences jazz et pop, les deux titulaires d'un baccalauréat en musique – Interprétation jazz obtenu à l'UdeM en 2019 Roxane Reddy et Marie-Neiges Harvey, qui forment le duo Andromède, ouvrent les portes de leur jardin musical à *Quartier Libre*. Leur premier album éponyme est sorti cet automne.

PAR MORGANE CHOQUER

C'est au bar Chez Baptiste, dans le Plateau Mont-Royal, autour d'un verre, que le duo Andromède a donné rendez-vous à *Quartier Libre*. Derrière ce nom d'artiste se cachent Roxane Reddy et Marie-Neiges Harvey, deux amies qui viennent de sortir leur premier album. Leur passion pour la musique a commencé dès leur plus jeune âge. À six ans, Roxane, dont le père est musicien, pose ses doigts sur un piano : l'instrument incontournable dans sa famille. Au même âge, Marie-Neiges apprend le violon. Toutes les deux se mettent à chanter, avant que leurs chemins ne se croisent lors de leur première semaine de cours au Cégep de Saint-Laurent, à Montréal.

L'album éponyme d'Andromède (2021).

Faire sa place en tant que femmes

Avant d'en arriver à former un groupe, Marie-Neiges et Roxane ont complété un baccalauréat en musique - Interprétation jazz à l'Université de Montréal, un cursus dans lequel elles ont dû se faire une place en tant que femmes, mais aussi en tant que chanteuses de jazz. *« Nous étions 64 élèves, dont 10 filles et seulement 8 chanteuses de jazz »*, mentionne Marie-Neiges. Leur projet musical commun leur a permis de se créer un *safe space,* comme elles l'appellent. *« Il y a beaucoup de dynamique de jazz instrumental versus de jazz vocal, ce n'est pas tout à fait facile de faire sa place,* poursuit la musicienne. *En tant que femme et chanteuse, c'est parfois compliqué, tu ne rentres pas totalement dans un moule, tu ne te fais pas tout le temps respecter. »* La création d'Andromède a été un moyen pour les deux artistes d'avoir un endroit où se sentir en confiance, autonomes, dans un environnement où elles sont acceptées telles qu'elles sont. Seul le duo décide des contraintes et des exigences dans ce projet musical.

Les deux amies se sont inspirées du personnage de la mythologie grecque Andromède. Elles expliquent que cette dernière, princesse éthiopienne et fille de Cassiopée, paie les conséquences de l'arrogance de sa mère, qui déclare que sa fille est la plus belle de toutes. Andromède se retrouve alors prisonnière, nue sur un rocher, face à un monstre marin envoyé par Poséidon pour la dévorer. Heureusement pour elle, le héros grec Persée vient la libérer. *« Nous changeons l'histoire, Andromède se libère seule, sans prince,* détaille Marie-Neiges. *Nous nous approprions la mythologie et nous mettons les femmes au pouvoir. »* Roxane s'en amuse. *« Ça aurait été plus* hot *si elle avait été une guerrière ! »* déclare-t-elle.

Un album qui rend plus fort

Au-delà d'un projet musical, ce premier album est un processus de travail personnel pour les deux musiciennes, une réflexion sur elles-mêmes et sur ce qui les entoure. Elles mentionnent avoir tiré les leçons de relations déchues, qui les rendent plus fortes aujourd'hui. *« Cet album-là a fermé un chapitre de nos vies, celui de la quête identitaire, autant dans nos relations que dans notre cheminement dans la musique,* souligne Marie-Neiges. *Il nous a aidées à comprendre nos expériences et nos échecs, et à nous construire. C'est un album d'*empowerment, *pour nous et les autres. »*

Les deux amies entendent ainsi proposer une œuvre qui fait du bien au public et qui l'endurcit. *« L'album va dans le sens du renforcement de soi et non dans la destruction,* explique Roxane. *Si dans une chanson, nous parlons d'une relation qui n'a pas fonctionné, ce n'est pas pour parler d'une personne, mais plutôt pour mettre en avant le cheminement qui a été fait. Nous sommes tous capables d'avancer. »*

> *« Nous changeons l'histoire, Andromède se libère seule, sans prince. Nous nous approprions la mythologie et nous mettons les femmes au pouvoir. »*
>
> **Marie-Neiges Harvey**
> du duo Andromède

Le duo Andromède a sorti son premier album cet automne.

Photo | Mathis Harpham

Ce projet autoproduit, Roxane le décrit comme du folk alternatif, avec de la musique vocale. *« Ce n'est pas du jazz, mais ça gravite toujours un peu autour, puisque nous l'avons étudié pendant huit ans »,* précise-t-elle. Cette diversité de styles s'explique par différents registres musicaux qui ont inspiré le duo. Alors que Marie-Neiges a tendance à écouter plus de musique pop, Roxane a une préférence pour le folk des années 1970. Si elles devaient respectivement garder une seule chanson de leur liste de lecture, ce serait *Baby, now that I've found You* d'Alison Krauss and Union Station pour la première et *Entangled* de Genesis pour la deuxième. Pourtant, sans se concerter, dans l'ambiance musicale et décontractée du bar, quand les premières notes de la chanson québécoise *Et Cetera* de Gabrielle Destroismaisons retentissent, elles se lancent un regard complice et se mettent à chanter.

Sortir des codes

L'étude du jazz à l'UdeM a donné à Roxane et à Marie-Neiges les clés nécessaires pour lancer leur projet professionnel : technique et pratique du jazz, étude du répertoire musical et créations personnelles, le tout supervisé par le corps enseignant. *« Notre premier album est un mélange de chansons que nous avions chacune écrites de notre côté et que nous avons partagées et retravaillées,* explique Roxane. *Aucune pièce n'appartient à l'une ou à l'autre, tout a été refait ensemble. »*

> *« C'est un album d'*empowerment, *pour nous et les autres. »*
>
> **Marie-Neiges Harvey**
> du duo Andromède

Sur ce point, elles ajoutent que l'écriture des textes est spontanée. Les deux membres d'Andromède n'ont pas suivi de cours de poésie. *« On ne sait pas si ça respecte des règles ou pas, mais parfois, il faut juste se laisser aller »,* déclarent-elles.

En 2019, au moment de la naissance d'Andromède, le duo a fait partie des sept finalistes du concours des arts de la scène UdeM en spectacle, lequel vise à mettre de l'avant le talent des étudiants et étudiantes de l'Université. La participation des deux musiciennes à ce concours leur a permis de se faire connaître de la communauté étudiante et des médias de l'UdeM. Toutes deux soulignent que leur premier morceau a été présent plusieurs semaines dans le palmarès de la radio universitaire CISM 89.3 FM en mai 2020, et qu'elles ont connu un soutien important de la part de celle-ci, notamment pendant la pandémie.

Après une longue interruption des concerts en raison de la situation sanitaire, Andromède devrait retrouver le public au courant de 2022. *« Nous voulons jouer le plus possible, rouler à travers le Québec »,* souhaite Marie-Neiges. Malgré une période compliquée pour l'industrie musicale, les deux artistes ne perdent pas leur motivation. *« Nous espérons que notre musique va toucher des gens, faire un petit bout de chemin »*.

LES « FILMS PUR BONHEUR » ET LEUR EFFET THÉRAPEUTIQUE

Au cours d'une saison comme l'hiver, où le manque de lumière et le ralentissement du quotidien jouent sur l'humeur, regarder des « films pur bonheur » (*Feel-Good Movies* en anglais) peut s'avérer réconfortant. *Quartier Libre* s'est interrogé sur le rôle et la popularité de ces films.

PAR MAUD GALDINI EN COLLABORATION AVEC ANAÏS AMOROS

Photo | Samira Rahi | unsplash.com

Visionner des « films pur bonheur » pousserait le cerveau à ressentir les émotions positives que ces derniers véhiculent.

Combien d'étudiants et d'étudiantes peuvent se vanter de ne pas succomber chaque année à l'envie de revoir les traditionnels *Breakfast at Tiffany's* de l'Américain Blake Edwards, sorti en 1961, *Love Actually* du Britannique Richard Curtis, sorti en 2003 ou encore *Little Miss Sunshine* des Américains Valerie Faris et Jonathan Dayton, sorti en 2006 ? L'Office québécois de la langue française traduit l'expression américaine *Feel-Good Movies* par « Films pur bonheur ». Selon le dictionnaire Collins, ces films présentent la vie et leurs personnages de façon à rendre le public heureux et optimiste. Ils sont couramment décrits comme des films qui transportent les spectateurs et spectatrices dans un univers confortable et rassurant, qui fait rire et rêver.

Un « *airbag* émotionnel » contre la dépression saisonnière

« Pour moi, l'arrivée de l'hiver, c'est toute une ambiance qui tourne autour de Noël, et bien sûr les Feel-Good Movies *en font partie intégrante »,* témoigne l'étudiante en première année au baccalauréat en sociologie Célia Bussière. Regarder

POUR UN EFFET « PUR BONHEUR » AMPLIFIÉ

- S'installer confortablement dans son canapé avec une doudou ou un plaid.
- Se réchauffer les mains avec un chocolat chaud, un thé, une tisane ou toute autre boisson chaude réconfortante.
- S'armer de chocolats ou de tout autre plaisir sucré (ou pas).
- Mettre du linge mou et des bas chauds.
- Éteindre son téléphone, ignorer toute autre sollicitation externe et surtout profiter du moment.

des « films pur bonheur » en hiver serait aussi inscrit dans la culture populaire, d'après elle. « *Pour moi, regarder des* Feel-Good Movies *en hiver, et plus particulièrement à l'arrivée de Noël, ça va de soi,* poursuit l'étudiante. *C'est comme regarder des films d'horreur à l'Halloween.* »

Les saisons automnale et hivernale entraîneraient un changement d'humeur chez 80 % à 90 % de la population, selon le professeur au Département de psychiatrie et d'addictologie de la Faculté de médecine de l'UdeM Lionel Cailhol. *« La lumière est un facteur qui maintient notre bonne humeur,* rappelle-t-il. *Nous sortons moins, nous voyons moins de monde, etc. Plusieurs facteurs en cette saison font en sorte que notre humeur commence à diminuer. »*

Une injection de sérotonine et de dopamine

Visionner ce genre de films pousserait le cerveau à ressentir les émotions positives que ces derniers véhiculent. *« Nous avons des neurones miroirs qui permettent de comprendre des choses à travers les mimiques faciales des personnages du film,* explique M. Cailhol. *Nous comprenons leur état mental et leurs émotions, et nous les ressentons. »* Ainsi, chimiquement, le cerveau recevrait des « molécules du plaisir » telles que la sérotonine et la dopamine. *« Au lieu de sauter en parachute ou d'avoir une relation chaleureuse avec un être de chair et d'os,* illustre le psychiatre, *je vais vivre à travers le film cette émotion et mon cerveau va être dupé par les images. »*

> *« Les films remplissent nos vies et vos vides. Ils nous permettent de nous focaliser sur autre chose. »*
>
> **Lionel Cailhol**
> Professeur au Département de psychiatrie et d'addictologie de la Faculté de médecine de l'UdeM

La distraction est, selon le professeur, utilisée dans certaines thérapies. *« L'une des stratégies les plus simples, pour quelqu'un qui ressent une émotion négative, est d'amener son cerveau à faire attention à autre chose,* révèle-t-il. *Les films remplissent nos vies et vos vides. Ils nous permettent de nous focaliser sur autre chose. »*

> *« Ils donnent envie de retourner en enfance, à la période où l'on croyait encore au père Noël et au prince charmant. »*
>
> **Jade Serieys**
> Étudiante en troisième année au baccalauréat en études internationales

La satisfaction des *happy ends*

Chaleur, réconfort et rêverie sont ce qu'offrent les scénarios des « films pur bonheur » et ce qui explique qu'ils fassent du bien, selon l'étudiante en troisième année au baccalauréat en études internationales Jade Serieys. *« Ils nous donnent à voir ce qu'on veut voir et c'est pour ça qu'on les aime tant »,* estime cette dernière. « *Nous savons toujours comment ça va se terminer, mais c'est ça aussi que nous recherchons et qui nous permet réellement d'accéder à la détente,* ajoute Célia Bussière. *Ils offrent un moment de divertissement pur. »*

M. Cailhol confirme l'effet rassurant pour le public de retrouver une histoire dont il connaît le scénario et, plus largement, les films du même genre. *« Même quand on n'a jamais vu le film, il y a des étapes, comme dans un conte,* poursuit-il. *Nous savons comment ça va se passer. »*

Effet madeleine de Proust

« *Ils donnent envie d'être en famille »,* juge également Célia Bussière. L'effet émotionnel des « films pur bonheur » sur les spectateurs et spectatrices ne s'arrêterait pas qu'à la détente et au réconfort, selon les deux étudiantes : ils susciteraient également de la nostalgie. « *Ils donnent envie de retourner en enfance, à la période où l'on croyait encore au père Noël et au prince charmant* », déclare Jade Serieys.

M. Cailhol approuve le fait que revoir des films vus dans l'enfance aurait un effet « madeleine de Proust ». *« J'ai souvent entendu des patients revisiter leur propre mémoire, en revoyant un film visionné dans l'enfance,* mentionne-t-il. *Le film réactive des souvenirs autour de lui, comme le temps des Fêtes, comment ça se passait avec les parents, etc. »* Le professeur révèle également un aspect social bénéfique à ce genre de film. *« Ils permettent de créer du lien,* indique-t-il. *Ils racontent des histoires sociales dans lesquelles nous nous retrouvons, et offrent la possibilité d'en parler. »* Il note toutefois une limite à ce phénomène. *« Si je fais du* binge watching [NDLR : regarder des films de façon excessive] *une fois par an, ça ne fait pas de mal,* relève le professeur. *Si c'est toutes les cinq semaines, probablement que c'est un symptôme de malaise. »*

TROIS NOUVEAUX « FILMS PUR BONHEUR » À DÉCOUVRIR

Love Hard, une comédie romantique réalisée par le Costaricien Hernán Jiménez. Après avoir parcouru 5 000 km pour surprendre à Noël un homme dont elle a fait la connaissance sur une application mobile, une journaliste réalise qu'elle s'est fait duper… Disponible sur Netflix depuis le 5 novembre dernier.

Encanto : la fantastique Famille Madrigal, un film d'animation des studios Disney réalisé par les Américains Byron Howard et Jared Bush. Dans la famille Madrigal, tout le monde est béni, sauf Mirabel. Alors que leur maison tombe en ruine et que la famille commence à perdre ses pouvoirs, Mirabel cherche un moyen de sauver la situation. En salle depuis le 24 novembre.

Au revoir le bonheur, une comédie réalisée par le Canadien Ken Scott. Quatre frères rendent hommage à leur père en déposant ses cendres dans la maison familiale située aux Îles-de-la-Madeleine. Mais tout ne se passe pas comme prévu. En salle dès le 17 décembre.

VERS PLUS DE LIBERTÉ EN 2022 ?

La session d'automne a été marquée par un retour sur le campus en présentiel. Les étudiants et étudiantes ont dû s'adapter à différentes contraintes sanitaires, qui ont toujours cours. *Quartier Libre* est allé à leur rencontre dans différents pavillons, pour faire le point sur les derniers mois et envisager ceux à venir.

PROPOS RECUEILLIS PAR ADÈLE CHARRIER

LUCILE TÉNÈZE
Étudiante au D.E.S.S. en études féministes, des genres et des sexualités | Pavillon Lionel-Groulx

« Je suis super contente de ma première session. Je trouve que l'on est quand même revenu à une normalité que j'avais oubliée. Le fait de pouvoir échanger avec les autres à la fin du cours sur ce qu'on lit ou ce que l'on apprend, c'est important pour moi, d'autant plus que je fais un programme en sciences sociales qui nécessite des interactions. Selon moi, ça ne serait pas pareil en ligne, j'apprécie vraiment les cours en présentiel pour ça. »

JULIETTE CHAMBON
Étudiante en première année au baccalauréat en anthropologie
Pavillon Jean-Brillant

« Je trouve que l'Université a su s'adapter aux mesures en vigueur. L'accès aux couvre-visages, au gel hydroalcoolique à chaque entrée de pavillon et aux lingettes dans chaque salle de cours est une bonne chose. J'attends de la seconde session qu'elle soit sensiblement la même que la première, je vais essayer de me libérer du temps pour profiter un peu plus de ce que propose l'UdeM, car il y a plein d'activités qui ont l'air intéressantes. »

Photos | Adèle Charrier

MARIANNE DOSSENA
Étudiante en première année au baccalauréat en enseignement en adaptation scolaire | Pavillon Marie-Victorin

« Cette session s'est avérée un peu stressante, car c'était la première du retour en présentiel. Les professeurs ne savaient pas trop comment s'organiser, on a progressivement réappris à utiliser les outils mis à notre disposition et on s'est adaptés au fonctionnement au fil des semaines. Pour cette seconde session, j'attends que l'on ait vraiment plus de liberté. Le retour en présentiel à l'automne a fait le plus grand bien, mais s'il pouvait y avoir des améliorations au niveau des restrictions sanitaires, ce serait encore mieux. »

AURORE DIALLO
Étudiante au certificat en communication
Pavillon de la Faculté de musique

« Pour ma part, tout s'est assez bien passé, même si la COVID-19 a quelque peu changé l'ambiance sur le campus. Je trouve que les professeurs se sont bien adaptés aux mesures sanitaires, c'était un gros challenge *pour eux ! La vie étudiante n'était pas très présente, et ce n'est pas évident d'être uniquement centrée sur les études. »*

ALAIN LAFRANCE
Étudiant en première année au baccalauréat en musique
Pavillon de la Faculté de musique

« Cette première session était particulière ; on "chillait", mais la vie étudiante n'était pas comme d'habitude pour des raisons évidentes. Mis à part cela, les cours étaient cool et l'ensemble de la communauté s'est adaptée au mieux, je trouve. Je n'ai pas réellement de remarques négatives. »

LÉO MAILLARD
Étudiant en troisième année au baccalauréat en communication et politique | Pavillon Jean-Brillant

« Pour la session d'hiver, j'espère que des assouplissements vont être mis en place, notamment par rapport au port du couvre-visage, compte tenu du nombre d'étudiants vaccinés au sein de l'Université. Les jauges sont encore très réduites pour les associations étudiantes ou pour pratiquer une activité sportive au CEPSUM. »

L'OCCASION DE SE PASSER DU NEUF

Parce que qui dit « écologie » dit bien souvent « économies », chaque nouveau numéro de *Quartier Libre* propose à la communauté étudiante une page pratique pour avancer dans sa transition écologique, jour après jour. Ce mois-ci, gros plan sur la seconde main.

PAR CAMILLE DUFÉTEL

Dons, échanges, locations, ventes en ligne… Selon l'*Indice Kijiji de l'économie de seconde main : 4e édition annuelle — Rapport 2018*[1], dans l'ensemble, la valeur du marché de seconde main s'élevait à 28,5 milliards de dollars en 2017 au Canada, soit 1,34 % du PIB canadien[2]. 85 % des Canadiens et Canadiennes ont ainsi participé à l'économie de seconde main la même année. Recourir à l'occasion plutôt que de se tourner vers le neuf permet notamment de ne pas encourager la surproduction de biens, et ainsi l'exploitation de nouvelles ressources.

Friperies et magasins d'occasion, réseaux sociaux, ventes-débarras, plateformes en ligne… Ce ne sont pas les canaux qui manquent.

Photo | S O C I A L . C U T | unsplash.com

Et si on se passait du neuf pour nos prochains achats ?

Pour le temps des Fêtes, mais aussi pour les fêtes tout court, recourir à la seconde main est non seulement possible, mais également plus économique. Friperies et magasins commercialisant des articles d'occasion, réseaux sociaux, ventes-débarras, plateformes en ligne comme Kijiji ou Craigslist, magasins à vocation sociale… Ce ne sont pas les canaux qui manquent. On y trouve de tout, des vêtements comme des jouets, de l'électroménager, des meubles, des livres, des CD… *Quartier Libre* propose quelques idées concrètes pour de nouvelles habitudes à prendre dès à présent, histoire de se lancer le défi, qui sait, de ne presque plus rien acheter de neuf en 2022 !

Vêtements

Beati est la friperie de l'UdeM. La communauté étudiante peut y échanger ses vêtements, les revendre et en acheter à petit prix. Rendez-vous les mardis de 12 heures à 17 heures au pavillon Marguerite-d'Youville au local 1103. Plus d'infos sur la page Facebook de l'organisme : www.facebook.com/beatiudem. D'autres adresses pour se procurer des vêtements usagés à bas prix : les boutiques Renaissance, Village des Valeurs, Eva B, Citizen Vintage, Ex-Voto, KILOFripe, Marché Floh…

Livres

La Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) met à la disposition des étudiants et étudiantes un service en ligne permettant la mise en vente et l'achat de manuels de cours usagés et à bas prix. Rendez-vous sur son site Internet : klu.faecum.qc.ca. Direction également vers La Bouquinerie du Plateau, la librairie L'Échange, la librairie Parenthèse, la librairie Romans Savons…

Vinyles

Les vinyles d'occasion sont une idée de cadeau parfaite : de la culture, en mode responsable. Pour en trouver : Aux 33 Tours, La Fin du Vinyle, la librairie L'échange, L'Oblique, Le Nouveau SoundCentral, Sonorama, 180g…

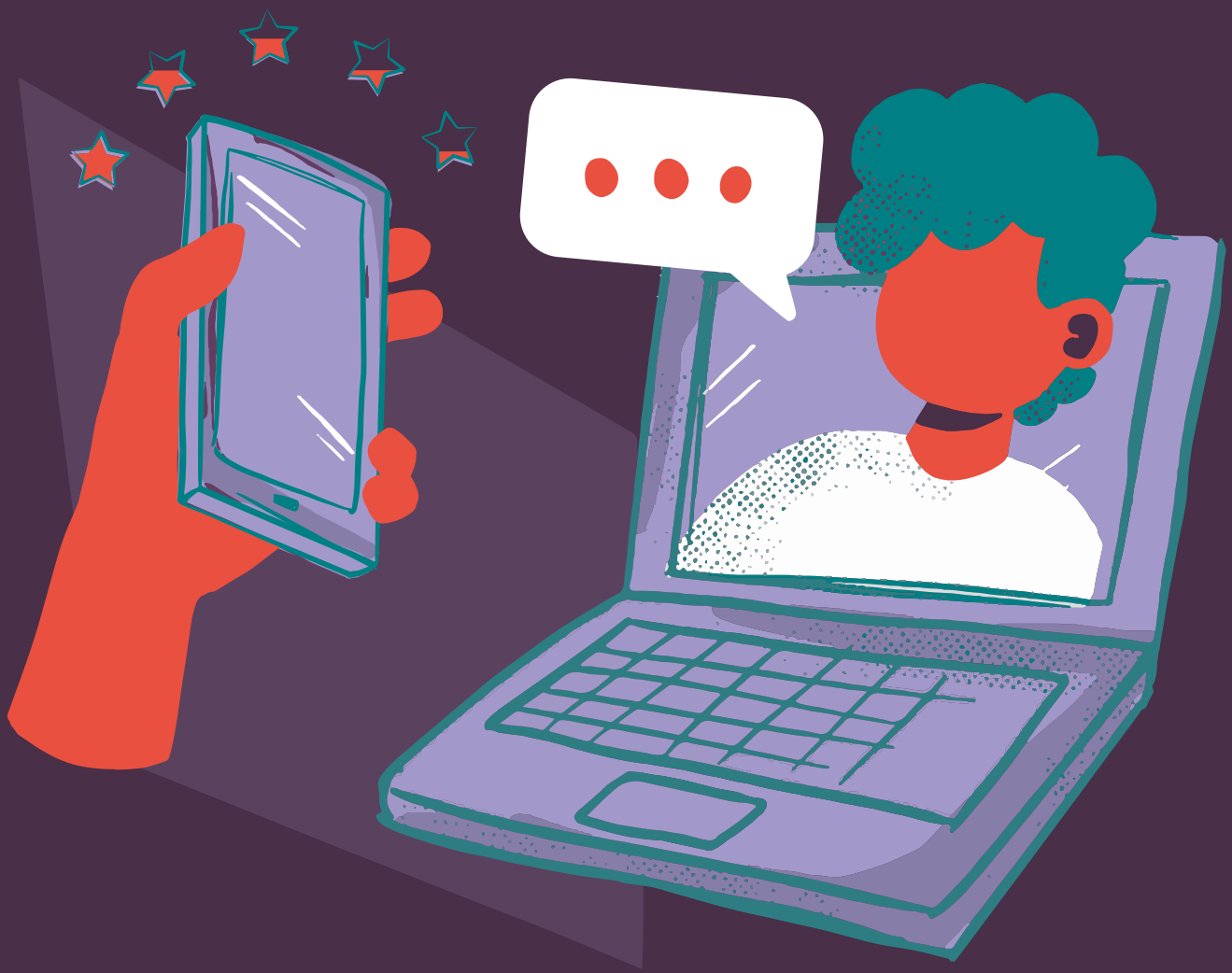
Meubles

L'UdeM propose à la communauté étudiante de s'offrir à petit prix le mobilier qui n'a pas été déménagé au nouveau Complexe des sciences du campus MIL. Direction vers le calendrier de l'Université pour surveiller les prochaines dates où ce service sera offert : calendrier.umontreal.ca

1. https://bit.ly/3FH3Pm6
2. D'après l'estimation de Statistique Canada du PIB total annuel de 2 126 milliards de dollars au deuxième trimestre de 2017

ÉVALUEZ POUR UN ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

UMONTREAL.CA
/EVALUEZ



ageefep

Université de Montréal

FAÉCUM